

l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

MÉMOIRES OUVRIÈRES

FILMER LE TRAVAIL

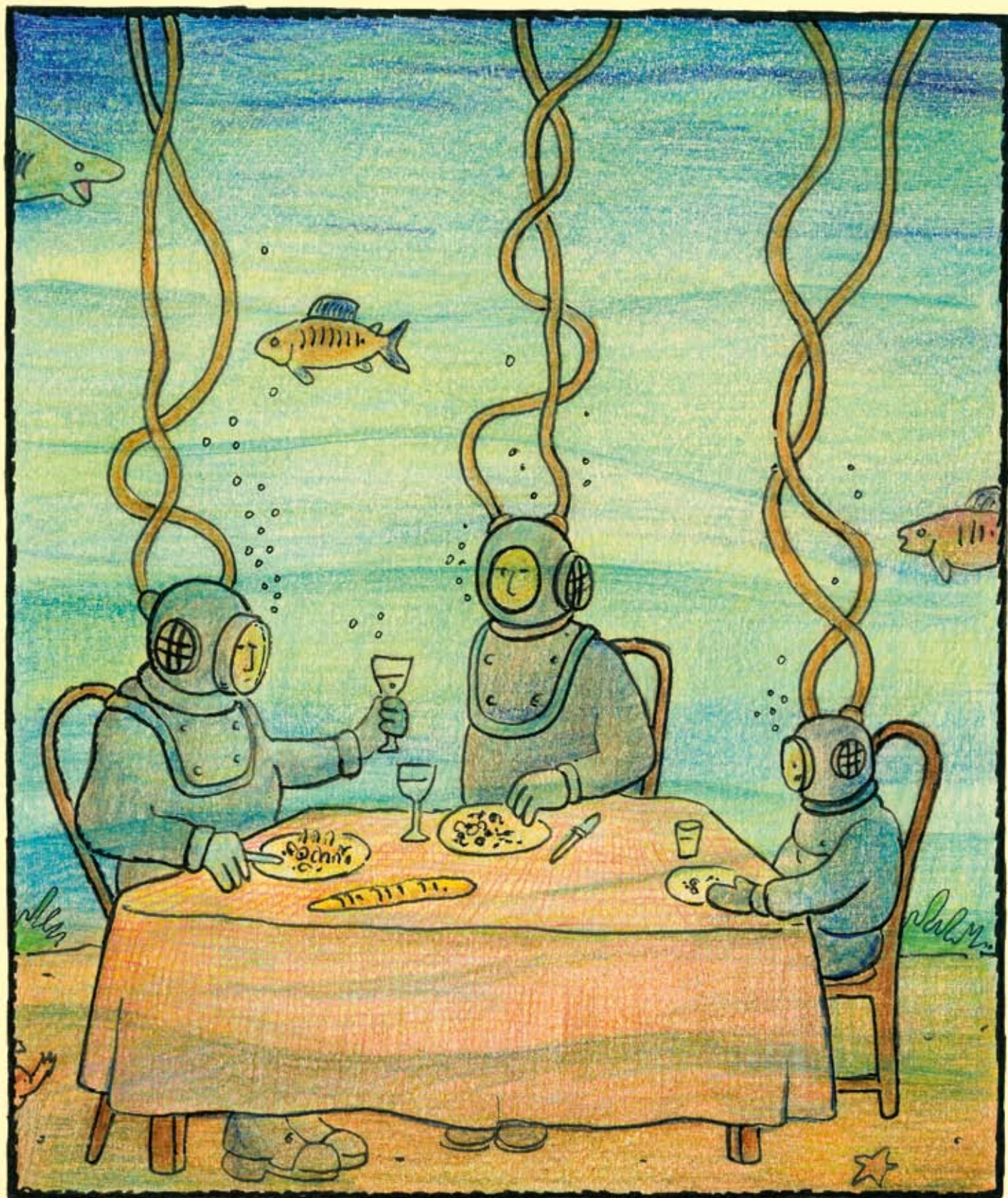
EDGAR MORIN

DE LA DÉNONCIATION À L'ÉNONCIATION

CARLOS DROGUETT ■ TÊTES MAORIES
GUAMAN POMA ■ TOUSSAINT LOUVERTURE
FÊTE DE LA SCIENCE

■ OCTOBRE ■
■ NOVEMBRE ■
■ DÉCEMBRE ■ 2009 ■
■ N° 86 ■ 5,5 € ■





SES LAVAGNONS, LA FAMILLE CHAUVAUD
LES PRÉFÈRE EN DIRECT DU PRODUCTEUR

Glen Baxter 2009

sommaire

4 RECHERCHE, CULTURE, ROUTES, SAVEURS

EDGAR MORIN

14 DE LA DÉNONCIATION À L'ÉNONCIATION

Edgar Morin préside l'Université européenne et internationale d'été «Au-delà du développement». En septembre 2008, il donnait une conférence dont nous publions des extraits.

18 À LA RECHERCHE DES MÉMOIRES OUVRIÈRES

Un projet innovant et ambitieux conduit par le service régional de l'inventaire du patrimoine culturel.

20 FILMER LE TRAVAIL

Le premier festival sur le travail et ses images est créé en novembre à Poitiers. Présentation par le sociologue Jean-Paul Géhin.

22 LES SENS DU TRAVAIL

Selon le sociologue François Vatin, le débat sur le travail a été simplifié à l'extrême. On confond travail, emploi, salariat, statut social.

24 CARLOS DROQUET ARCHIVES D'UN ÉCRIVAIN POLÉMIQUE

Comment un grand auteur chilien a confié ses archives personnelles à une équipe de recherche de l'Université de Poitiers.



Dessin de la tête momifiée acquise par René-Primevère Lesson en 1824. Médiathèque de Rochefort. Photo Marc Deneyer.

26 TÊTES MAORIES

La question du statut des restes humains exposés dans les musées illustrée par l'affaire des têtes maories et le programme néo-zélandais de rapatriement nommé Karanga Aotearoa, soit l'appel de la terre natale.

30 SUR LES TRACES DE TOUSSAINT LOUVERTURE

En passant par le fort de Joux et le musée du Nouveau Monde de La Rochelle, Jean-Jacques Salgon évoque la figure de celui qui a conduit la révolte des esclaves de Saint-Domingue.

34 LE MAÏS, LA POMME DE TERRE ET LE LAMA

La chronique de Felipe Guaman Poma de Ayala, achevée à Lima vers 1615 par un Indien christianisé, décrit la place importante assignée à certains aliments dans la culture des Incas.

37 LE MOTET ET L'ARBRE DE JESSÉ

Une métaphore qui met en lumière la complexité des relations entre profane et sacré au Moyen Âge.

40 OIRON, LA GALERIE RESTAURÉE

Très dégradées depuis leur création à la Renaissance, les peintures de la galerie du château d'Oiron viennent d'être sauvées.

42 LE CASTRUM D'ANDONE

Autour de l'an Mil, les comtes d'Angoulême ont occupé une résidence fortifiée qui fut abandonnée puis oubliée pendant des siècles.

44 ÉPITAPHES CAROLINGIENNES DE MELLE

Onze pierres tombales d'une société aristocratique lettrée et cultivée.

45 UNE BLANCHEUR DE MARBRE

La façade de l'hôtel de ville de Poitiers retrouve sa blancheur d'origine.

46 FÊTE DE LA SCIENCE

édito

Encore une fois, Edgar Morin donne le ton de cette édition de *L'Actualité Poitou-Charentes*. Dans son incessante volonté de relier l'homme à son milieu, il pose quelques grandes questions que nous reprenons, sur la mémoire, sur la place de l'histoire dans nos sociétés contemporaines, sur la relation à l'Autre. Dans son esprit, l'ouverture à d'autres dimensions de la société passe par un cheminement particulier, où la culture classique n'exclut pas la culture ouvrière, où la civilisation occidentale n'ignore plus les autres. Mais rien n'est donné. Il ne suffit pas de bonnes intentions. C'est un travail individuel et collectif auquel nous sommes invités par le penseur de la complexité. Le dossier sur le travail fait tout autant appel aux mémoires, à ce patrimoine immatériel, qu'à une volonté de comprendre les enjeux du débat actuel sur le travail dont on a malheureusement simplifié la réalité. Le projet de restitution des têtes maories illustre également la façon dont notre société remet en cause sa considération des peuples ancestraux qui furent colonisés. Cela suscite des questions d'histoire, de droit mais aussi d'éthique, voire de bioéthique, qui sont en train d'émerger. Serait-ce le signe, comme le souhaite Edgar Morin et bien d'autres, d'une conscience planétaire ?

L'irruption d'un article sur la pomme de terre, le maïs et le lama est un clin d'œil bien documenté aux réflexions actuelles sur la biodiversité. Ainsi en est-il du travail des jeunes doctorants sur quantités de sujets qui sont publiés dans chaque édition de *L'Actualité*. Et en cette rentrée, n'oubliez pas la 18^e Fête de la science que l'Espace Mendès France coordonne depuis son origine. À travers plus de 300 opérations, elle mobilise une multitude de chercheurs pour lesquels «la science pour tous» est mieux qu'un slogan.

Didier Moreau

Fabrication de serpent d'alambic dans l'usine de chaudronnerie Maresté à Châteaubernard, en Charente, 1989. Région Poitou-Charentes. Photo Marc Deneyer.

l'actualité

POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : <http://actualite-poitou-charentes.info>

E-mail : jl.terrabillos@emf.ccsti.eu

Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : **Mario Cottin**

Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terrabillos** ■ Fondateurs : *Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*

CPPAP 1109 G 89186 ■ ISSN 1761-9971 ■ Dépôt légal 4^e trimestre 2009

Conception – Réalisation : **Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier**

Graphiste : Fred Briand - Poitiers ■ Imprimerie Sopan-Vieira - Angoulême.



RICHARD CORDAUX

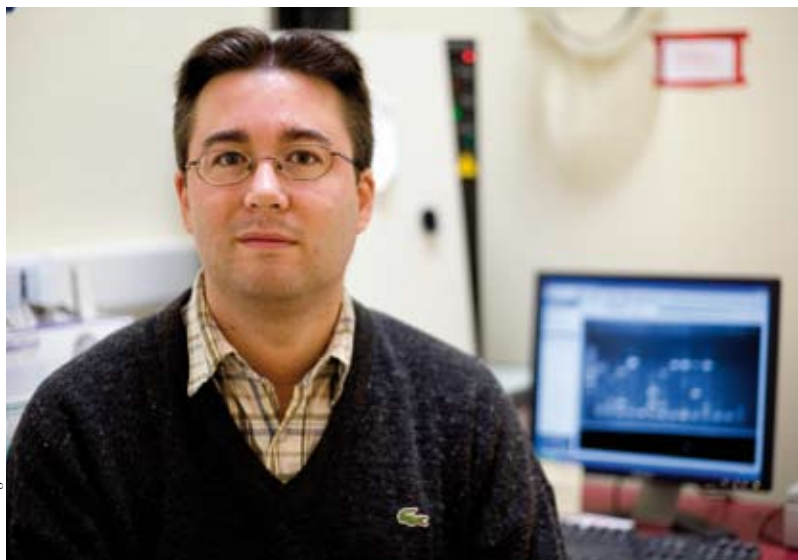
Gènes sauteurs

Après des études de biologie à Poitiers et Paris, Richard Cordaux a effectué son doctorat d'anthropologie évolutive à l'Institut Max Planck à Leipzig (Allemagne) puis un stage post-doctoral à Baton Rouge (Louisiane). Depuis 2006, il est chargé de recherche CNRS au laboratoire écologie évolution symbiose de l'Université de Poitiers (LEES UMR 6556), possédant une grande expérience de l'association entre le cloporte et la bactérie *Wolbachia* féminisante. Ses thèmes de recherche s'articulent autour d'une approche évolutive de la diversité génétique, en utilisant pour cela des méthodes issues de la génétique évolutive, de la génétique des populations et de la génomique comparative. Ses travaux portant sur les éléments transposables de façon générale, d'abord dans le génome de l'homme et des primates, désormais chez les bactéries endosymbiotiques de type *Wolbachia*, ont été récompensés par une médaille de bronze du CNRS. Les éléments transposables sont des gènes capables de sauter d'un point à

l'autre du génome. Parfois responsables de maladies, ils jouent aussi un rôle considérable dans de nombreux processus. En terme de recherche appliquée, les bactéries endosymbiotiques auxquelles Richard Cordaux s'intéresse peuvent avoir un

intérêt agronomique et biomédical. Il est donc important de comprendre comment leurs génomes fonctionnent et comment ces bactéries interagissent avec leurs hôtes arthropodes (insectes et crustacés).

Laetitia Rouleau



Noémie Pingaud

LUDOVIC THILLY

Matériaux nano-structurés

En 2009, la médaille Jean-Rist de la Société française de métallurgie et de matériaux (SF2M) a été décernée à Ludovic Thilly, maître de conférences à l'Université de Poitiers et exerçant au laboratoire de physique des matériaux (PHYMAT, UMR CNRS 6630). Ingénieur en physique des matériaux, Ludovic Thilly a d'abord été doctorant à Toulouse avant de poursuivre ses travaux à Nancy puis d'être recruté à Poitiers en 2001. Il partage aujourd'hui ses activités de recherche entre deux thématiques : d'une part la déformation des matériaux complexes sous pression de confinement, d'autre part la plasticité des matériaux nano-structurés. C'est cette deuxième activité qui a été récompensée. Les matériaux nano-structurés sont composés de grains de taille nanométrique ; à cette échelle les propriétés mécaniques des matériaux sont fortement modifiées. Elles sont par exemple souvent bien meilleures que celles des matériaux à gros grains. Cependant, cet effet de taille est encore mal compris et difficile à maîtriser. L'originalité des travaux du chercheur réside

dans l'utilisation des grands instruments (synchrotrons et sources neutrons) pour développer des techniques innovantes de déformation *in situ* sous neutrons et rayons X de haute énergie. Des aspects fondamentaux des mécanismes physiques de la déformation des conducteurs nano-structurés (utilisés pour la génération de

champs magnétiques intenses) ont ainsi été découverts. Outre la connaissance des aspects fondamentaux de la déformation de ces matériaux, des applications futures pourraient être envisagées dans l'utilisation des bobines supraconductrices des accélérateurs de particules ou pour l'imagerie IRM. **L. R.**



Noémie Pingaud

LAURENT VIDAL

Les larmes de Rio

Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de La Rochelle, Laurent Vidal poursuit son exploration des villes en déplacement. Il y a trois ans avec *Mazagão, la ville qui traversa l'Atlantique*, il racontait l'histoire de cette place forte portugaise de la côte marocaine dont toute la population, avec armes et bagages, avait été transférée au Brésil en 1769 pour y créer une ville nouvelle. Avec *Les larmes de Rio*, l'historien s'intéresse à la journée du 20 avril 1960, qui vit Rio de Janeiro perdre son rang de capitale du Brésil au profit de Brasilia. «L'idée de ce livre vient de ma thèse, "De Nova Lisboa à Brasilia, l'invention d'une capitale". Je me suis demandé ce qui se passait à Rio ce jour-là, et j'essaie de raconter cette

journée particulière. Traditionnellement, l'histoire étudie la relation entre pouvoir et villes sous l'angle de l'entrée du pouvoir, mais on s'attache rarement à la sortie.» Laurent Vidal retrace cette semaine pendant laquelle la ville sera dépouillée de tous ses pouvoirs, à partir du 12 avril 1960, et qui culminera le 20 avril avec le départ en avion du président Juscelino Kubitschek et de tout son gouvernement pour Brasilia, inaugurée solennellement le lendemain. «La journée du 20 avril a été pensée dans ses moindres détails, et d'ailleurs le président Kubitschek s'est entouré d'une équipe de communicants pour travailler l'opinion, ce qui était une nouveauté à l'époque. Ainsi il se rend à l'aéroport pour accueillir comme un chef d'Etat le légat pontifical, qui célébrera la messe d'inauguration de Brasilia.»

Le président brésilien et ses conseillers n'ont pas lésiné sur les symboles : le représentant du pape est porteur de la croix en fer de Pedro Alvares Cabral, le découvreur du Brésil, utilisée lors de la première messe célébrée au Brésil le 26 avril 1500, et qui servira le lendemain à Brasilia. La date du 21 avril n'a pas non plus été choisie au hasard, c'est l'anniversaire de la fondation de Rome, et surtout celui de l'exécution en 1792 de Tiradentes, le héros de l'indépendance brésilienne.

Avant de quitter la ville, Kubitschek prend un dernier café avec les fonctionnaires de la présidence. «Tout est mis en scène, dit Laurent Vidal. Kubitschek va jouer ça comme un drame antique. Sur une photo, reproduite par toute la presse, on le voit descendre l'escalier, alors que d'ordinaire on représente les politiques qui montent les marches. En quittant le palais présidentiel, le Catete, il ferme solennellement le portail à clé. Ce geste m'avait intrigué, pourquoi prend-il la peine de fermer à clé ?»

Kubitschek l'expliquera dans ses mémoires. «C'était signaler, avec un geste, la fin d'une ère du Brésil. A ce moment, le Catete cessait d'être le siège du gouvernement. Il était fermé symboliquement.»

Laurent Vidal a rencontré des acteurs de l'événement, des conseillers de Kubitschek, sa fille, qui avait 16 ans à l'époque, des habitants de Rio. «Je voulais savoir comment le peuple avait réagi, comment l'événement avait été perçu. Curieusement, cette journée du 20 avril avait disparu des mémoires. C'est une journée engloutie. Il y a eu un carnaval de l'adieu, le soir, les gens que j'ai rencontrés ne s'en souvenaient pas.» Pourtant, même si ce démenagement, contrairement aux craintes du président brésilien, ne provoque pas de troubles, la perte du statut de capitale n'est pas populaire chez les Cariocas. Les caricatures et les poèmes que publient les journaux expriment l'amertume de la population. «Ancienne Rio, Rio éternelle, Rio océan, Rio amie, le gouvernement s'en va ? Qu'il aille ! tu resteras et moi avec», écrivait Carlos Drummond de Andrade, le plus grand poète brésilien de l'époque, en février, alors qu'une samba de José Massias publiée le 21 avril évoquait «la capitale réelle de la beauté brésilienne». «Les larmes de Rio, dit l'historien, c'est la ville merveilleuse qu'était Rio, qu'on range dans les poubelles de l'histoire. Rio, qui était tout sauf une ville provinciale, avec 3 millions d'habitants, alors que Brasilia en avait à peine 130 000, redevenait province. C'est peut-être à ce moment là que l'expression de "Rio ville merveilleuse" va s'imposer, et la ville se transformer en capitale du tourisme.»

Jean Roquecave

Les larmes de Rio, de Laurent Vidal, Aubier, 256 p., 27 €



EXPOSITIONS

- «Berlin, le mur de la honte», exposition au Centre régional Résistance & Liberté, à Thouars, ainsi que des conférences et des films du 5 novembre au 4 décembre.
- «Et avant Parthenay ?», exposition sur le site pré-gaulois des Terres rouges, au musée municipal de Parthenay jusqu'au 1^{er} février 2010.
- «Marie Stuart, une figure romantique ?», exposition sur la destinée artistique de la reine d'Écosse au XIX^e siècle, au musée

des Beaux-Arts de La Rochelle, du 17 octobre au 18 janvier.

- «Jacques Barraband, peintre des oiseaux (1768-1809)», au musée du Nouveau Monde à La Rochelle, jusqu'au 9 septembre, et «L'expédition en Floride», planches illustrant les *Voyages de découverte en Amérique* de Théodore de Bry (1591), jusqu'au 23 novembre.
- «Dessins d'histoire, histoires de dessin», exposition sur la collection Babinet, aux musées de Poitiers, du 4 décembre au 21 mars.

GÉOGRAPHIE

Yves Jean, professeur de géographie et directeur de l'UFR sciences humaines et arts de l'Université de Poitiers, vient de publier avec son collègue Michel Périgord, *Géographie rurale. La ruralité en France* (Armand Colin, coll. «128»). Avec Guy Baudelle, il a dirigé *L'Europe. Aménager les territoires* (Armand Colin, coll. «U»), ouvrage qui fait suite à celui publié en 2009 sur la France.

FRÉDÉRIC CHAUVAUD

Corps saccagés

Frédéric Chauvaud, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Poitiers, publie un livre collectif sur l'histoire des violences corporelles. Responsable de l'équipe de recherche Sociétés conflictuelles (Gerhico EA 4270), auteur de *Justice et déviance à l'époque contemporaine* (PUR 2007), il a dirigé récemment des ouvrages sur des thèmes singuliers : *Histoire de la souffrance sociale* (PUR 2007), *Corps submergés, corps engloutis. Une histoire des noyés et de la noyade* (Créaphis 2007).

L'Actualité. – Vous dites qu'il est possible « d'esquisser l'histoire d'une sensibilité au macabre, aux corps meurtris », etc. En quoi le travail de Michel Foucault a-t-il été fondateur ?

Frédéric Chauvaud. – Michel Foucault n'est pas le seul à s'être intéressé aux corps meurtris, violentés et brutalisés. Un anthropologue comme Pierre Clastres avait livré une étude remarquable sur la torture dans les sociétés primitives ; des travaux plus anciens avaient aussi exploré quelques pistes relatives aux cadavres ou à certaines formes de violences corporelles. Mais du milieu des années 1970 au milieu des années 1980, le philosophe, né à Poitiers¹,

a assurément donné aux corps malmenés, contrôlés et redressés, d'autres significations. A la fois objet et sujet d'enquêtes et de recherches, le corps humain ne pouvait être réduit aux dimensions d'une simple enveloppe charnelle, siège d'une personnalité ou d'un individu. Les corps sont soumis à une réglementation, marqués, assujettis à un ensemble de contraintes et de normes. Sous l'Ancien Régime, le corps exprime le lieu du pouvoir qui détient le monopole de la violence et peut exercer contre lui toutes sortes de sévices. Le texte le plus célèbre et le plus terrifiant est assurément le récit du supplice du parricide Damiens, écartelé en place publique. Il est placé en ouverture de *Surveiller et punir* publié en 1975. Du coup, la voie était ouverte à l'examen des corps des condamnés, des fous, des marginaux, puis à d'autres catégories.

Que disent les violences corporelles de la société et des individus ?

En apparence, les violences corporelles semblent plus ou moins immuables et elles prennent des formes différentes en fonction des évolutions techniques : corps décapité à la hache ou à l'aide du couperet de la guillotine. Or le sens qu'on peut leur donner est tributaire de l'état d'une société à un moment donné. Dans un registre plus quotidien, donner une gifle à une fillette ou une fessée à un petit garçon ne suscitait jadis pratiquement aucune réaction. Le geste semblait banal. Aujourd'hui, de telles pratiques ne sont plus considérées comme anodines, mais sont dénoncées comme des actes brutaux ou cruels exercés contre des enfants. Aussi les violences corporelles renseignent-elles sur les seuils de sensibilité d'une époque. Quant aux auteurs de violences corporelles, ce sont majoritairement des hommes, plutôt jeunes. Certaines formes de violences corporelles à l'instar du duel ont été valorisées, d'autres, comme les bagarres

entre villages ont disparu. Les violences corporelles se sont déplacées, ou du moins sont devenues plus visibles, et ont trouvé refuge à l'intérieur des familles où elles semblent de plus en plus insupportables, notamment les violences sexuelles et les violences conjugales.

Comment passe-t-on de la boucherie au carnage ?

Voltaire écrivait : « Ce ne fut plus un combat, une lutte, ce fut une véritable boucherie. » Au XVIII^e siècle, la boucherie consiste à donner une mort sanglante ou à entraîner des malheureux vers une mort certaine. Aujourd'hui, l'expression s'est individualisée et peut désigner une scène de crime où le corps de la victime a été particulièrement « saccagé » : cadavre ouvert, fragments humains dispersés, éclaboussures de sang constatées un peu partout. Le carnage, lui, appartient probablement à un autre registre, il désigne le massacre et la tuerie d'hommes. D'une certaine manière, la boucherie est plus spontanée, alors que le carnage, commis à une échelle plus grande, est planifié ou recherché. Mais l'un comme l'autre ne laissent presque aucune chance à l'adversaire. Les lexicographes parlent en effet de « spectacle épouvantable » provoqué par le « démon de carnage ».

Cette recherche ne devrait-elle pas être approfondie avec des scientifiques, des juristes, des philosophes ?

Nul doute que les travaux historiques sur les violences corporelles devraient être complétés par des recherches conduites dans des disciplines voisines², y compris avec les collègues littéraires qui se sont interrogés sur l'écriture des violences extrêmes. C'est en confrontant les concepts, les approches et les problématiques que les connaissances s'enrichissent. Il importe en effet de sortir de son « petit domaine que les sauvages viennent saccager » pour faire bouger les lignes académiques. Mais pour que le débat soit vivifiant et permette de proposer « un tournant épistémologique », il importe qu'il ait d'abord été mené au sein d'une discipline.

Propos recueillis par Carlos Herrera

Corps saccagés. Une histoire des violences corporelles du siècle des Lumières à nos jours, dir. Frédéric Chauvaud, Presses universitaires de Rennes, 316 p., 19 €

L'Assiette au Beurre, 14 mars 1903, dessin de Jossot.



1. Voir le livre collectif sous la direction de Jean-Claude Bourdin, Frédéric Chauvaud, Vincent Estellon, Bertrand Geay et Jean-Michel Passerault, *Michel Foucault. Savoirs, domination et sujet*, Rennes, PUR, coll. « Essai », 2008, 297 p. Voir aussi les dossiers *L'Actualité Poitou-Charentes* sur Michel Foucault, n° 51 (janvier 2001), et n° 72 (avril 2006).

2. Voir par exemple Jean-Paul Baud, *L'affaire de la main volée. Une histoire juridique du corps*, Seuil, 1993, 184 p.

FRÉDÉRIQUE DELOFFRE-VYE / FRANÇOIS BATY-SOREL

Les docteurs visent l'entreprise

Les doctorants sont la cible de bien des préjugés tenaces. Les entreprises voient en eux des rats de bibliothèque ou des souris de laboratoires au discours rarement compréhensible et aux compétences non exploitables. Et les familles désespèrent de voir en leur sein d'éternels étudiants.

Depuis quelques années, les doctorants ne peuvent plus hausser les épaules en retournant à leur paillassse. Les jeunes docteurs sont plus nombreux que les postes disponibles à l'Université et doivent donc envisager une vie professionnelle dans le secteur privé. Ce qui implique une mutation profonde.

Créée en 1980, l'association Bernard Grégory (ABG) accompagne l'insertion professionnelle des docteurs de toutes disciplines dans le monde socio-économique par le biais notamment d'un programme de valorisation des compétences intitulé «Un nouveau chapitre de thèse» proposé depuis 2002 aux écoles doctorales. A La Rochelle, c'est Frédérique Deloffre-Vye qui guide les doctorants, à Poitiers, c'est François Baty-Sorel.



Benjamin Caillaud

L'ABG leur a proposé d'écrire un guide basé sur leur expérience. L'ouvrage s'intitule *Projet professionnel et doctorat, un duo gagnant*. En complément de la démarche adoptée lors du Nouveau chapitre de thèse l'ouvrage est émaillé de nombreux témoignages de doctorants ayant suivi ce programme et de quelques tests permettant au lecteur de s'auto-évaluer. Très clair et pratique, ce guide s'avère aussi utile à des lecteurs autres que doctorants. Trois grandes étapes



Noémie Pingaud

sont ainsi proposées dans une démarche globale de conduite de projet. La première consiste à être à l'écoute des autres opportunités (oui, elles existent !) : secteur public mais aussi privé dans les services de R&D des grands groupes mais aussi dans les PME.

La seconde est un bilan de compétences : «Mener une thèse est un projet avec des contraintes importantes qui mobilise bien d'autres compétences que la seule expertise mais dont ni les recruteurs, ni même les doctorants ne sont conscients. Ils ont donné des cours, dirigé des TD, animé une équipe sans avoir de formation pour cela, géré des budgets et des délais plus ou moins serrés. Notre travail consiste à mettre des mots sur des savoir-faire qu'ils ont acquis naturellement. Trop naturellement pour leur accorder de la valeur», expliquent les auteurs.

La troisième étape porte sur la valorisation. Rien ne sert d'identifier ses savoir-faire scientifiques, opérationnels ou managériaux si on ne sait pas les mettre en valeur. «Or, la valorisation ne fait pas partie de leur culture.» Frédérique Deloffre-Vye leur propose notamment des tests pour simplifier leur discours et rendre compréhensible leur sujet de recherche aux recruteurs. Les techniques d'exploitation des réseaux relationnels, très utilisées dans les grandes écoles, sont aussi utiles à ces docteurs qui devront, pour s'insérer dans le monde professionnel, s'appuyer sur l'ensemble de compétences qu'ils ont mis en œuvre pour mener leur thèse comme un véritable projet professionnel.

Anh-Gaëlle Truong

Projet professionnel et doctorat, un duo gagnant, de François Baty-Sorel et Frédérique Deloffre-Vye, éd. Eyrolles, 148p., 15 €

Tout autour de Babel

Plus de 15 000 livres ont été donnés par des Poitevins afin d'élever la *Tour de Babel* imaginée par l'artiste Jacob Gautel. Construite à la Maison de l'architecture de Poitou-Charentes, elle est visible du 17



Jacob Gautel

octobre au 26 novembre, en compagnie d'œuvres de Jacques Villeglé et Bernard Heidsieck (*Tout autour de Vaduz*). Cette exposition produite par la ville de Poitiers s'inscrit dans un programme qui célèbre la diversité culturelle et linguistique, et les arts comme langue universelle. Ainsi, à la galerie Louise-Michel, Serge Pey crée une pièce à la mémoire de la Commune. Des performances de poésie sonore sont prévues au bar du TAP et au Confort Moderne avec Jaap Blonk, Serge Pey et Chiara Mulas, Jean-Pierre Bobillot.

La faculté de lettres et langues est associée avec ses Rencontres littéraires à l'université du 19 au 22 octobre. Sont invités : Jean-Claude Forêt, Vasco Graça Moura, Michel Vinaver, Freddy Michalsky, Erik Bullot, Margherita Botto, Moya Cannon, ainsi que Serge Pey (Rencontre autour des principes de philosophie directe) et Jean-Pierre Bobillot (Entre Babil et Babel).

Des conférences, notamment sur la «maison radieuse» construite par Le Corbusier à Rezé, sont organisées par la Maison de l'architecture. Dans l'auditorium du TAP, le 17 décembre à 20h30, Pierre Henry donnera *Une tour de Babel*.

CHRYSTÈLE LERISSE

Photographe du chuchotement



«**T**out ce qui porte la signature de ce maître acquiert dès maintenant une valeur unique en Europe ; mais quand une œuvre sortie de son atelier ne serait pas signée, je défierais encore le regard le moins habitué, de se tromper sur sa provenance reconnaissable et rare.» Ce qu'écrivait Mallarmé à propos des céramiques de Deck, peut s'appliquer aux photographies de Chrystèle Lerisse.

Cette identification immédiate de l'artiste ne repose pas uniquement sur l'originalité du format, le plus souvent un 6 x 6 cm, la qualité du tirage noir et blanc mais sur la manière de transporter sur la pellicule le fragment choisi et découpé dans le viseur du Hasselblad.

La plupart des photographes sont, et parfois avec grande pertinence, sociologues, botanistes, géographes, historiens, journalistes, ce qui facilite l'enthousiasme

et le commentaire ; Chrystèle Lerisse est d'une manière trompeusement modeste, uniquement *photo-graphe* et nous propose ce que la lumière a écrit. Aucune fuite dans l'illusionnisme narratif.

On se plaît à rêver à une grande exposition où un commissaire audacieux aurait réuni Chrystèle Lerisse et le peintre bolognaise Giorgio Morandi (1890-1964).

Comme Giorgio Morandi, Chrystèle Lerisse est parfaitement au fait de l'art de son temps, comme lui, elle est solitaire dans sa démarche exigeante.

«Pour moi il n'y a rien d'abstrait ; par ailleurs, je pense qu'il n'y a rien de plus surréel, et rien de plus abstrait que le réel.»

Cette déclaration paradoxale de Morandi aurait pu être celle de Chrystèle Lerisse. Une maison, un arbre, un pan de mur, un toit, le motif est le même, les moyens diffèrent radicalement pourtant l'on obtient dans les deux cas la même sensible vibration fruit d'une puissante réflexion sur la forme.

Plus troublant encore, en 2005 la mairie de Choisy-le-Roi «dans le neuf quatre» a eu l'heureuse idée de passer commande à Chrystèle Lerisse d'une série de photographies, les immeubles saisis ressemblent à s'y méprendre à l'étagère que Morandi peignait indéfiniment.

Dans un monde écrasé par la mégalo-manie, le tumulte et l'orgueil, on a tous besoin de ces peintres du chuchotement, du silence.

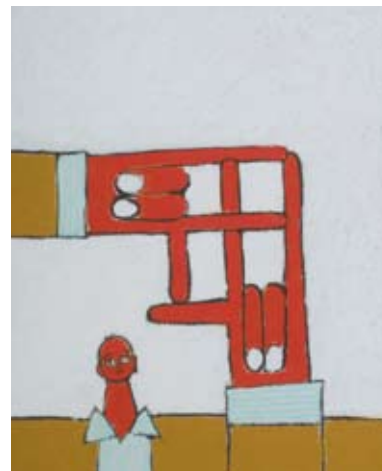
Jacques Polvorinos

La série *Domus* a été exposée à l'Espace Art Contemporain de La Rochelle (janvier, février 2009) puis à la chapelle Saint-Louis de Poitiers (été 2009).

Chrystèle Lerisse est née en 1960, vit et travaille en Haute-Vienne. Elle entre en photographie en 1975 et, depuis, poursuit un travail noir et blanc que l'on peut qualifier de radical. Deux ouvrages : *Domus* (texte de Jacques Victor Giraud), *De grâce, ce pas dans l'absence en quoi tout demeure*, Baudouin Lebon éditeur.

THIERRY GROENSTEEN

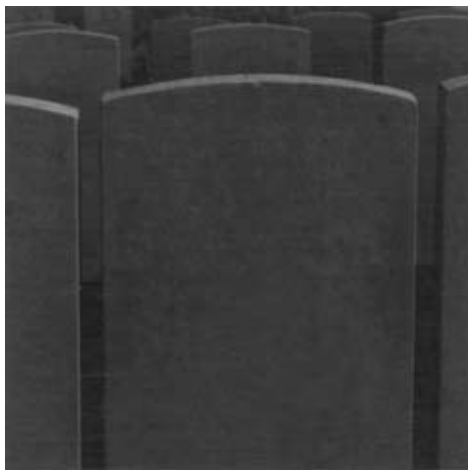
La médiathèque François-Mitterrand de Poitiers offre une carte blanche à Thierry Groensteen du 8 décembre au 27 février. C'est l'un des acteurs majeurs du travail de reconnaissance de la bande dessinée mené depuis trente ans, à la fois commissaire d'expositions, animateur de revue, théoricien de la BD, éditeur. Expositions, rencontres, ateliers, conférences, concert BD, films, spectacle sont au programme dans l'ensemble du réseau des médiathèques de Poitiers.



Dessin d'Emmanuel Guibert pour la carte blanche à Thierry Groensteen.

ERNEST PÉROCHON

Pour saluer la publication du 3^e volume des œuvres complètes d'Ernest Pérochon par Geste éditions, l'association des Amis d'Ernest Pérochon, présidée par l'historien Eric Kocher-Marboeuf, maître de conférences à l'Université de Poitiers, organise une lecture de la conteuse Blandine Clémot. Le vendredi 13 novembre à 20h30 au musée d'Agesci à Niort, elle lira deux nouvelles des *Huit gouttes d'opium*.



CENTRE DU LIVRE ET DE LA LECTURE

Au service de la bibliodiversité

Faire connaître les auteurs de la région Poitou-Charentes auprès des lecteurs mais aussi des libraires et des bibliothécaires, soutenir les éditeurs et les libraires dans leur rôle de transmission, valoriser les trésors des archives. Sa directrice Sylviane Sambor définit le Centre du livre et de la lecture comme un outil au service de la bibliodiversité. «Nous comprenons par bibliodiversité la diffusion du pluralisme

des créations littéraires vers les plus larges populations.» Cette transmission est aujourd'hui mise à mal par les logiques financières qui ne favorisent que quelques best-sellers pendant que les autres œuvres ont besoin de temps et d'accompagnement pour rencontrer leurs lecteurs. Sylviane Sambor rappelle que de grands classiques de notre patrimoine n'ont eu, à leur parution, qu'un petit lectorat¹.

Aujourd'hui, la défense en Poitou-Charentes d'une «écologie culturelle» peut tourner à plein régime. «Nous avons ces derniers temps considérablement renforcé notre capacité à être aux côtés et au service de tous les acteurs de la vie du livre en Poitou-Charentes.» En effet, le Centre du livre et de la lecture est le

fruit d'une fusion/absorption opérée en 2008 de l'Office du livre et de l'agence de coopération ABCD, deux structures créées indépendamment en 1984. En outre, l'équipe s'est enrichie depuis 2006 d'une chargée de la vie littéraire (auteurs et organisateurs de salons), d'une chargée de l'économie du livre (libraires et éditeurs) et d'une chargée de communication.

Impossible de citer, tant elles sont nombreuses, toutes les actions entreprises en 2009 pour soutenir la bibliodiversité. Notons cependant qu'elles s'adressent à tous les acteurs de la chaîne du livre, de l'auteur au lecteur. Le site Internet extrêmement fourni permet d'en saisir l'ampleur et s'avère utile aux professionnels comme au grand public.

Le soutien aux auteurs s'exprime par une promotion quotidienne. «Nous sommes en permanence en train de présenter les auteurs et les éditeurs pour qu'ils soient relayés.» Et, le Prix du livre permet chaque année depuis 1987 d'octroyer 3 800 € à un auteur mais surtout, depuis 2004, de lui faire bénéficier d'une importante promotion : une brochure imprimée présentant chaque lauréat est offerte aux populations à plusieurs milliers d'exemplaires à laquelle vient s'ajouter depuis cette année un DVD contenant son portrait vidéo.

Le soutien aux métiers de la librairie et de l'édition fait l'objet d'une attention particulière «car ce sont les seuls dans la chaîne du livre qui appartiennent au secteur privé touché de plein fouet par la financiarisation». Le Centre du livre et de la lecture accompagne les libraires au moyen d'un dispositif, LIRE, particulièrement audacieux adopté l'année dernière par la Région Poitou-Charentes ; les éditeurs par le biais d'un autre dispositif d'aide régionale et en attribuant un prix de l'édition.

Côté archives, dans le cadre du Plan d'action pour le patrimoine écrit (Pape) initié en 2004 par le ministère de la Culture et destiné à améliorer l'accès aux fonds patrimoniaux et à les rendre plus visibles, Hélène de Bellaigue a été chargée d'inventorier les fonds patrimoniaux de la région. Alberto Manguel a carte blanche pour écrire plusieurs textes en lien avec ces trésors dégottés par Hélène. Certains d'entre eux seront publiés dans *L'Actualité Poitou-Charentes*, tous seront mis en ligne sur le site du Centre du livre et de la lecture. **Anh-Gaëlle Truong**

1. Pour plus d'informations, voir dossier sur l'économie du livre *L'Actualité* n° 66, octobre 2004.

L'exposition «Escalaes» sur les fonds patrimoniaux écrits et graphiques des bibliothèques et services d'archives du Poitou-Charentes est visible à l'Espace Franquin, à Angoulême du 2 au 30 octobre. Ci-dessous, *album amicorum* de Jean-Jacques Grûbel (xvii^e siècle, ms 450 médiathèque de Poitiers), évoqué dans *L'Actualité* n° 73 par Jean Hiernard, qui traduit ainsi : «La vraie bravoure c'est, par pitié et amour des siens, de combattre pour ses autels et ses foyers.»



Olivier Neutlé

Passeurs de Monde(s)

Le festival Passeurs de Monde(s) se déroule du 14 au 23 octobre. Tout en préservant l'identité de la manifestation – régional et itinérant, le festival présente tous les acteurs de la chaîne du livre – l'édition 2009 est spéciale. En effet, les deux structures (Office du livre et ABCD) dont est issu le Centre du livre et de la lecture sont nées il y a 25 ans et le Centre clôt sa première année d'activité. Pour marquer ces anniversaires, «la programmation est à la fois une projection dans l'avenir et le reflet de ce que nous avons fait jusqu'alors». Aussi des cartes blanches ont-elles été accordées à Alberto Manguel, parrain du festival, qui a invité Manuel Rivas, à

François Rivière qui a convié Serge Delaive et à quatre éditeurs (Le Temps qu'il fait, L'Escampette, Ego comme X et Geste Editions) qui ont fait venir Gaétan Soucy, Jean Teulé, Mauricio Hasbùn et Jacques Perret. Le choix de trois auteurs (Michel Boujut, Jean-Claude Martin, Denis Montebello) parmi les 23 lauréats du prix du Livre et de trois auteurs (Anne Bouillaud, Rascal, Erri de Luca) ayant participé aux manifestations révolues telles que Anguille sous roche ou Ecrivains présents a été confié au comité de programmation. Isabelle Reinharez apportera en outre son expérience de traductrice et Tom Tinabosco celle d'auteur de bande dessinée.

Les Carnets secrets du Bernin

La fontaine des Quatre Fleuves, la colonnade de la place Saint-Pierre et le baldaquin de la basilique Saint-Pierre : autant d'œuvres baroques sans lesquelles la ville de Rome ne serait pas digne de sa grandeur. Loïc Aubry, amoureux de l'art italien, rend hommage au maître de la sculpture et de l'architecture. *Les Carnets secrets du Bernin* est une biographie romancée, des notes imaginaires écrites à la première personne, comme si Le Bernin dévoilait lui-même ses plus intimes émotions. Le lecteur est emporté à travers les ruelles de Rome, dans un XVII^e siècle baroque.

Comparé à son époque à Michel-Ange, Gian Lorenzo Bernini est né en 1598 à Naples. Son talent est reconnu dès son plus jeune âge par le cardinal Scipion Borghèse, grand collectionneur d'art. Au service du pape Urbain VIII Barberini, son meilleur mécène, Le Bernin participe à la politique de «grands travaux» menés à Rome. De 1624 à 1633, il dirige la construction d'un baldaquin de bronze au-dessus de l'autel de Saint-Pierre. En 1627, on lui commande le tombeau du pape. Favori des papes Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII, il est moins

apprécié sous Innocent X, mais son succès est international sous Alexandre VII.

Loïc Aubry a enseigné les lettres classiques à l'Université de Poitiers. Au fil des pages, le lecteur s'aperçoit de l'immense travail de recherche qui a précédé l'écriture. Dans les moindres détails, sans que l'on puisse différencier précisément le vrai de la fiction, Loïc Aubry raconte comment Le Bernin devint l'un des plus grands sculpteurs de son siècle. Au détour de réflexions sur l'art, sur la matière et l'espace, le narrateur dévoile ses sensations intimes. Sans pudeur il exprime toute sa passion du corps, et particulièrement du corps féminin qu'il découvre en même temps que le sentiment amoureux. Les évocations sensuelles de ses rencontres amoureuses sont un véritable éloge de la beauté féminine, que le personnage apprécie et caresse comme si l'une de ses plus belles sculptures avait pris vie. Le Bernin meurt en 1680, laissant une œuvre majestueuse dans les rues de Rome et quelques peintures.

Avec *Les Carnets secrets du Bernin*, Loïc Aubry nous fait rencontrer les papes, les cardinaux, mais aussi les peintres Vélas-

quez et Rubens, l'astronome Galilée et les grands maîtres Raphaël et Léonard de Vinci. Ce roman est riche de références et demande parfois une bonne connaissance du XVII^e siècle italien. On se laissera toutefois porter par curiosité, par envie de comprendre les étapes de réalisation des œuvres, et par passion de Rome et de l'histoire de l'art baroque italien.

Camille Lecoq

Les Carnets secrets du Bernin ou la Vérité dévoilée, Loïc Aubry, 2009, éditions Bordessoules, 384 p., 22 €

FRAC POITOU-CHARENTES

Un nouveau site du Fonds régional d'art contemporain ouvre le 24 octobre à Linazay, sur la RN 10 entre Poitiers et Angoulême, où sont conservées les 779 œuvres des collections constituées depuis plus de vingt ans. Plus de 300 artistes français et étrangers sont représentés.

Autour de la monumentale *Colonial Tea Cup* de Paul McCarthy sont exposées des œuvres de Urs Lüthi, Pierre Malphettes, David Renaud, Ugo Rondinone, Ernest T.



Colonial Tea Cup de Paul McCarthy.

D'autre part, le Frac continue ses activités à Angoulême, dans ses locaux situés au bord de la Charente. Une exposition monographique consacrée à Rémy Hysbergue – «D'ici on pourrait croire que la vue est imprenable» – est visible jusqu'au 12 décembre.

05 45 92 87 01

www.frac-poitou-charentes.org

Hors Champ

Aurélien, un homme ordinaire, va progressivement disparaître, s'effacer en une semaine. Le terme est surprenant pour un homme, mais c'est bien le mot exact. «Expulsé de l'apparence», écrit Sylvie Germain. Son dernier roman, *Hors Champ*, est étonnamment envoûtant. Au départ, on pense à un malentendu. Si Aurélien a l'impression d'être «flou» c'est sûrement qu'il est mal réveillé. Si des

passants le bousculent, c'est sans aucun doute par inattention. Mais cette simple sensation se complique le jour où sa petite amie lui devient brusquement indifférente, puis sa mère et ses collègues, qui peu à peu ne se souviennent plus de lui. Il disparaît réellement, lentement, de façon angoissante. Impuissants, nous sommes témoins de cet effacement progressif d'un homme, si banal qu'il pourrait être l'un de nous. Sylvie Germain réussit le tour de force de saisir profondément le lecteur, contraint d'assister au désastre de la vie d'un homme.

Hors Champ est magnifique et inquiétant. «On ne meurt pas complètement tant qu'il reste au moins un vivant pour se souvenir de vous – de qui vous étiez, que vous avez existé – quand vous-même avez disparu», écrit l'auteur. Sur une trame métaphysique, Sylvie Germain parvient à discerner la crainte que nous avons tous de disparaître sans laisser de trace. **C. L.**

Hors Champ, Sylvie Germain, 2009, Albin Michel, 196 p., 15 €



Tadéusz Klubka

Emilienne et le poilu

Comme souvent dans nombre de villes et villages, il est vert, il porte des bandes molletières et un casque. Il paraît bien esseulé au centre de Saint-Pierre-de-Maillé. Tout seul, perdu sur cette place qui semble immense, tellement perdu qu'il en sert même de rond-point aux véhicules qui le frôlent en parfaite insouciance. Et les voitures passent autour de son dernier pré carré abondamment fleuri. Elles filent autour des neuf obus reliés par des chaînes qui lui font une ultime protection dérisoire. Il ne craint plus la guerre – la Grande et les autres, réputées de moindre envergure – qu'il attend pourtant l'arme au pied (et de pied ferme), il redoute maintenant la circulation automobile ; d'ailleurs, nous confiera-t-on plus tard, il est question depuis des années de le déplacer, de le mettre au vert, au calme, tant il est vrai que les cérémonies de commémoration du 11 novembre en sont devenues périlleuses pour les autorités locales qui doivent presque toréer avec les chauffards dans les moments de recueillement.

La place, dite de l'Etoile, comme celle de Paris avant qu'elle ne devienne Charles-de-Gaulle, en raison des multiples routes qui s'y croisent, est digne d'un décor à la Simenon avec l'Auberge de l'Etoile et le bar du Cheval Blanc, deux boutiques de coiffeur et une boulangerie avec enseigne de pain doré en postes frontières. On imagine très bien les brouillards hivernaux, les silhouettes furtives, le crime feutré qui s'y mitonne. Encadrée de quelques arbres, à une dizaine de mètres dans le dos du poilu, une femme nue et assise n'en finit pas de se coiffer. Il s'agit d'une sculpture, bien sûr...

Alors que Claude installe son appareil, un couple s'approche, intéressé par le dispositif du drapeau sur la tête qui ramène aux temps héroïques de la photographie où l'on se cachait la tête pour mieux capturer le monde visible, donc réel.

Emilienne ? s'amuse Jean-Louis, adjoint au maire de Saint-Pierre, de son vrai nom *La Femme se coiffant*, a été baptisée ainsi pour évoquer l'ancien maire : Emile Massé qui a souhaité offrir le refuge de sa commune à la sculpture et une compagne au poilu.

L'histoire d'Emilienne recoupe l'Histoire de France (comme celle du poilu). Elle a été créée en 1955 des mains de Louis Dideron,

en Algérie. Au temps où celle-ci était encore pour quelques années départements français. A l'Indépendance, la femme nue, incontestable produit de la culture occidentale, embarrassa. Elle fut rapatriée en France métropolitaine et confiée aux bons soins du dépôt des œuvres d'art de l'Etat à Paris, et donc mise dans les réserves – comme on disait « en réserve de la République » pour les hommes politiques traversant le désert. Emilienne dormait à Paris, en attente d'être réveillée par son prince charmant...

Emilienne fut, plus tard, proposée aux communes de la Vienne, à charge pour elles de lui dégoter un coin pour la laisser vaquer à sa toilette. Emile, le maire, se déclara volontaire au début des années soixante-dix. De là à dire qu'il acceptait l'Emilienne...

La place de l'Etoile était en tout cas assez vaste pour accueillir ce couple sans que leur voisinage puisse être source d'embarras... pour l'un ou l'autre. Ils s'ignoraient. Le poilu ne voyait pas Emilienne, femme pourtant bien en chair, mais dans son dos. Et la tentatrice ne faisait que fixer ses jambes nues en se tordant les cheveux, toute à sa toilette.

D'autres s'offusqueraient de toute cette chair, de toute cette féminité impudique, nous rapporta Jean-Louis. La malheureuse, toute à sa coiffure, ne s'aperçut pas qu'on lui barbouillait un maillot de bains deux pièces rouge, d'autres l'emmitouffèrent dans des rouleaux de papier dits hygiéniques. Le poilu ne s'alarma de rien : il montait simplement la garde du mauvais côté, côté est, si l'on en juge par la course du soleil, c'est-à-dire du bon côté historique. La grande Histoire nous joue parfois des tours de cochon. Puis on s'habitua. Maintenant, même les voitures ne ralentissent plus.

Pierre D'Ovidio a publié, en 2009, *Nationale 7. Carnet de voyage à Madagascar*, aux éditions Le temps qu'il fait, à Cognac.

Avec Marc Deneyer, Claude Pauquet a réalisé une mission photographique sur les paysages du Poitou-Charentes. Leurs images sont exposées à l'Abbaye-aux-Dames de Saintes jusqu'au 31 octobre 2009, puis au musée d'art et d'histoire de Cognac du 18 novembre au 10 janvier 2010.

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**



ALBERTO MANGUEL

Un éloge du mensonge

Rendre compte du dernier ouvrage signé Alberto Manguel s'avère particulièrement délicat pour au moins deux raisons : il y est question d'un homme au parcours et à la personnalité complexes ; le livre est constitué de fragments d'une enquête menée par un journaliste nommé Terradillos, de *L'Actualité Poitou-Charentes* bien sûr.

Tout d'abord, Alberto Manguel tourne en dérision le motif de cette enquête sur Alejandro Bevilacqua, écrivain argentin complètement oublié, mort à Madrid dans des circonstances louches il y a trente ans : sa mère, Marieta Guitton, était issue d'une famille huguenote de La Rochelle ! Comme si on pouvait déployer autant d'énergie avec un fil aussi ténu, par pur régionalisme ! En outre, celui que se flatte d'être devenu un auteur poitevin – né en Argentine et de nationalité canadienne –

depuis son acquisition d'un presbytère dans le nord de la Vienne, aimerait nous voir consacrer davantage d'attention à des gloires locales, notamment Pierre Loti «ce petit pédé hétérosexuel» ou «l'enfant gâté des universités américaines, le chauve Michel Foucault»... Passons.

Qui était Bevilacqua ? Auteur génial de *l'Eloge du mensonge* ou piètre scénariste de romans-photos ? Authentique réfugié politique ou affabulateur ? Cœur d'or ou paranoïaque ? A-t-il même eu conscience de ce qui lui arrivait ? Pourquoi ce qui s'annonçait tardivement comme un destin extraordinaire s'est-il abattu sur lui ? Ce que l'on sait, ou croit savoir, de Bevilacqua nourrit mille conjectures, qui rendent le personnage fascinant, à commencer par sa mort incroyablement romanesque. Quelques heures après la sortie de son livre, il a été retrouvé mort, défenestré, au pied de

l'immeuble d'Alberto Manguel. Ce dernier avait, dit-il, déjà quitté les lieux pour Poitiers qu'il qualifie, comme Madrid, de «patelin à vocation métropolitaine».

Ce livre produit les principales pièces du dossier, à savoir quatre témoignages successifs : celui du confident (Alberto Manguel), de la petite amie (Andrea), du compagnon de cellule (Marcelino Olivares dit le Goret), du salaud intégral (Gorostiza, qui parle d'outre-tombe). Ce ne sont que les fragments d'une tentative de biographie, projet trop ambitieux pour un journaliste rivé aux faits. Mais l'échec biographique conduit au roman. L'auteur sait tirer profit du moindre détail pour restituer la valeur documentaire de la narration, les tics de langage des interlocuteurs, mais aussi pour nous embarquer dans une fiction tellement plausible qu'on ne distingue plus le vrai du faux. Stratégie poussée parfois à l'excès, par exemple quand Andrea affirme : «Alberto Manguel est un imbécile», pour lui «rien n'est vrai, à moins que ça ne soit écrit dans un livre». Dommage qu'il ne s'attarde pas sur la Bécasse, l'énigmatique compagne du Goret, ou sur la fréquentation assidue des beautés sculpturales de la nuit madrilène en compagnie des frères Ortega. De même que l'auteur du *Livre des éloges* aurait pu tirer un coup de chapeau à Fatima Miranda, hallucinante cantatrice et magicienne des fourneaux. En un tour de main dont elle a le secret (*el truco*), elle peut vous transformer une banale soupe à l'oignon en île flottante aux nuances lactées.

Chaque témoin lâche des indices sur ce petit groupe d'Argentins qui ont fuit la dictature militaire, des faits disséminés, parfois contradictoires, dont on cherche la cohérence globale. Avec ces documents lacunaires, avec ces témoins ayant l'étoffe de réels personnages de fiction, il y avait de quoi construire une plaisante intrigue policière. Le résultat est à la fois plus subtil et plus dur. Peu à peu les masques tombent. Imperceptiblement, le récit bascule dans le fantastique. Le portrait d'Alejandro Bevilacqua n'a plus rien du carton souvenir aquarellé, il se dessine à la manière noire d'un Goya. Le lecteur est précipité aux Enfers. Alberto Manguel ne ment pas : c'est insupportable.

Jean-Luc Terradillos

Tous les hommes sont menteurs, d'Alberto Manguel, Actes Sud, 200 p., 19 €. A paraître en novembre : *Ça et 25 centimes*, L'Escampette.



Les revenants, tirages numériques disposés dans toute la ville. D'autres œuvres ont été créées par Claire-Lise Petitjean au musée Charbonneau-Lassay.

Revenants loudunais

Le petit musée de Loudun porte le nom de son principal donateur, Louis Charbonneau-Lassay (1871-1946), érudit, polygraphe, auteur d'un *Bestiaire du Christ* (réédité en 2006). Un musée comme on n'en fait plus, entre le capharnaüm et le salon d'antiquaire. Invitée à y concevoir une exposition, Claire-Lise Petitjean a fouillé dans les collections hétéroclites, guidée par Eglantine Desgraupes, la toute nouvelle attachée de conservation. Peu à peu, elle découvre aussi l'histoire sulfureuse d'Urbain Grandier, si bien relatée dans le livre de Michel de Certeau,

La Possession de Loudun, qui offre des clés pour comprendre ce qu'est devenue la ville. Quand l'artiste voit la collection de chasubles, lui vient alors l'idée de faire surgir des revenants en plaçant un masque africain sur le vêtement liturgique. Comme une tentative d'association entre deux civilisations. Le curé s'est dit choqué. Charbonneau-Lassay aurait certainement été amusé par cette nouvelle perspective symbolique. **J.-L. T.**

Exposition «Les échapp(é)s» à Loudun jusqu'au 10 janvier 2010.

Louisettes et lavagnons

J'imagine la scène. Henri Michaux tout frais débarqué de la gare, cherchant son hôtel comme d'autres un port. Voyageant comme Plume, comme il écrit, pour fuir le nid. Ce qui reste en lui de Belgique. Attendant, comme il faisait à vingt ans à Dunkerque, un bateau pour s'embarquer au loin. Vers la Grande Garabagne. Car s'il a renoncé à son i grec, il a gardé son M anglais, sa figure. Cette figure n'exprime plus «une tranquillité en route vers la colère», mais l'*Emanglon* voyage toujours «enfermé comme un colis». Si vous le rencontrez, si vous osez l'aborder, l'inviter à dîner, il y a peu de chances qu'il vous réponde.

C'est pourtant ce qui arriva. Ce jour-là à La Rochelle. Henri Michaux accepta l'invitation et il fut un convive charmant. Il ne pipa mot de la soirée, mais il écouta poliment. Le repas terminé, il remercia ses hôtes et regagna son hôtel. Situé sur le Vieux Port, à deux pas de la gare. Avec le même sourire que celui qu'il adresserait à l'infirmière prénommée Marilyn au moment de quitter la vie. Un sourire qui vous remercie. Pour ces luisettes qu'on prononce louisettes et qu'on cuisine comme les coques. Ou comme les lavagnons. Mais ce ne sont pas des lavagnons. Le livre que lui a apporté Marilyn est formel, avec ses planches. Ce sont des tellines. C'est sous ce nom qu'on les vend au marché. A Oléron. Lavagnons et luisettes se pêchent sur les mêmes plages, les plages du sud de l'île. Ils se cachent dans le même sable, mais pas sous la même couleur. Et ils n'ont pas la même forme. Certains de ces petits coquillages sont plus jaunes, plus

ovales que les autres, allez savoir lesquels. Même les scientifiques hésitent. Mais ce n'est pas ce que cherche Henri Michaux dans les livres d'histoire naturelle qu'il a demandés à Marilyn en ayant honte de lui donner tout ce mal. Ni des noms. Elle est loin l'époque où il rêvait devant les noms du dictionnaire. Des noms qui n'appartenaient pas à des phrases.

Il sait le chagrin que c'est d'écraser sous ses pas les brillants spécimens de *Donax*. *Donax trunculus* et *Donax vittatus*. Une fois de plus confondus. Produisant le même bruit sec après avoir été arrachés au sable mouillé. Quant à *donaces*, son équivalent français, il faudrait aller chez Jules Verne, vingt mille lieues sous les mers, pour trouver ces «véritables coquilles bondissantes». Et l'heure n'est plus à lire. Elle ne l'a jamais été.

Non, ce qui retient celui qui a «passeport pour aller demain de par les mondes», ce sont ces deux coquilles qui restent longtemps ensemble, après la mort de l'animal, car le tendon qui les relie est très résistant.

Et l'idée, mais l'infirmière qui se prénomme maintenant Annie n'aura pas le temps de la formuler, ou il n'aura pas envie de l'entendre, que la telline se reproduit à l'âge d'un an, alors que sa taille avoisine le centimètre. Que l'espèce, malgré la pêche intensive, n'est pas menacée.

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer



Les textes et photographies de cette chronique parus depuis 1998 sont réunis en deux volumes publiés aux éditions Le temps qu'il fait : *Fouaces et autres viandes célestes* (2004), *Le diable, l'assaisonnement* (2007).

Claude Afaure et Claude-Bernard Pérot, de la compagnie La Mouline, font goûter aux mots de Denis Montebello dans un spectacle de 50 minutes nourri de *Fouaces et autres viandes célestes*, créé à Brioux-sur-Boutonne en 2006 pour le Festival au village et donné à nouveau l'été dernier.

Un nouveau texte de Denis Montebello à lire sur publie.net : *La chambre voyage*.

Edgar Morin

De la **dénonciation** *à l'* **énonciation**

Edgar Morin préside l'Université européenne et internationale d'été «Au-delà du développement», organisée par l'Institut international de recherche, politique de civilisation. En 2008, ces journées de réflexion et de débat se déroulaient à Niort.

Le 4 septembre, Edgar Morin donnait une conférence dont nous publions des extraits.

Photos **Thierry Fontaine**

Pour parler du problème du développement, il faut le contextualiser, c'est-à-dire le placer dans son contexte historique et son contexte planétaire.

Les Temps modernes commencent en 1453 avec la chute de Byzance, qui marque la fin du monde antique, alors que l'ère planétaire commence en 1492 avec la découverte-conquête de l'Amérique par Christophe Colomb et les grands voyages maritimes autour du globe. Quelques dizaines d'années plus tard, Copernic démontre que la Terre n'est pas au centre du monde, que le Soleil n'est pas un satellite de la Terre, mais que c'est le contraire. Nous sommes une planète donc le terme d'ère planétaire convient.

Cette ère planétaire a commencé par la prédation, par la colonisation, à partir de quelques petites nations européennes. Cela a duré très longtemps puisque les dernières colonies européennes étaient portugaises, auxquelles mit fin la Révolution des œillets en 1974. Auparavant, il y eut la fin des colonies françaises et anglaises.

Des très grandes inégalités issues de la colonisation demeurent mais quelque chose s'est passé durant ce temps-là et n'a fait que croître : l'interdépendance entre les différentes parties du monde.

A partir de 1990 débute la globalisation qui est l'étape actuelle de l'ère planétaire. La globalisation se manifeste par deux éléments qui coïncident historiquement. Avec l'effondrement de l'Union soviétique et des pays qui se disaient socialistes, l'irruption de l'économie de marché et du capitalisme fait que le marché devient

véritablement mondial. Cette mondialisation s'opère sous l'égide d'une doctrine, le libéralisme économique ou néo-libéralisme. D'autre part, les moyens de communication se développent (fax, téléphone portable, Internet) et on assiste à une unification communicationnelle de la planète.

Au cours de ce processus se poursuit une unification techno-économique puisque le marché et la technique se diffusent partout, qui conduit à une occidentalisation de la planète. En même temps surgissent des phénomènes de dislocation inouïs. Il ne s'agit pas seulement de l'implosion de l'Union soviétique, de la séparation de l'Ukraine, des pays baltes, de la Géorgie, etc. Des petites unités ethniques et religieuses revendiquent et entrent en conflit. La guerre de Yougoslavie est un conflit significatif. Voici une nation qui était, semble-t-il, presque en voie d'achèvement. Les différents peuples qui la constituaient avaient tous la même origine slave, à peu près la même langue, le serbo-croate, et pourtant quelque chose s'est disloqué. [...]

L'unification suscite des résistances de peuples ou d'ethnies qui veulent conserver leur identité. [...] Dans le cas de l'Iran khomeyniste, il y a un facteur national (très vieille civilisation iranienne) et un facteur religieux (retour à quelque chose de fondamental alors que le pays semblait aller vers un Etat laïc) qui provoquent des phénomènes régressifs, sources de nouveaux conflits.

Pourquoi ce retour à l'identité ? Parce qu'il s'est passé quelque chose de très important à la fin du xx^e siècle mais de façon pres-



que invisible : la décomposition de l'idée de progrès comme loi de l'histoire. Condorcet avait dit que l'histoire était un progrès continu, qu'on irait toujours vers le mieux. Cette conception bien ancrée dans le monde européen triomphait dans les années 1960 avec l'idée d'une société industrielle évoluée où les inégalités allaient disparaître, où il n'y aurait plus de crise, où tout irait de mieux en mieux. Cette idée a été portée avec exaltation par la propagande de l'Union soviétique qui promettait un avenir radieux. Dans le monde colonisé, le progrès serait le développement économique-social. Le mot développement apparaît donc comme vecteur de progrès. Mais dans ces pays, on se rend compte que s'il y a un certain développement, celui-ci amène beaucoup de corruption et de phénomènes négatifs. D'autre part, les espoirs du socialisme arabe ont sombré. Ainsi, partout dans le monde, l'idée de progrès continu s'effondre.

Si on continue, ici, à vivre avec une idée de progrès plus ou moins identifiée à celle de développement, chacun est dans l'incertitude absolue de ce qui va se passer dans les mois qui viennent. Les sources de conflits sont plus nombreuses que les sources d'harmonie. La perte du progrès, c'est la perte du futur. Quand on n'a plus de futur, quand il reste un présent plus ou moins consommé, plus ou moins bien, on regarde la télévision le soir, on peut aller au supermarché et trouver ce qu'on veut, alors on peut plus ou moins se renfermer sur le présent. Mais quand ce présent est malheureux, angoissé, miséreux, que reste-t-il ? Il reste le passé. Il n'y a plus de

vérité dans le futur, il n'y a pas de vérité dans le présent. Ce qui était considéré avant comme l'illusion, la religion, les croyances léguées par les ancêtres, devient la vérité. [...]

PAUVRETÉ ET MISÈRE

La mondialisation se déchaîne. C'est un phénomène ambivalent. D'une part, une classe moyenne qui accède à la consommation se développe en Chine, au Brésil et dans différents pays. D'autre part, se créent d'énormes zones de misère. Des populations rurales sont balayées par l'agriculture industrialisée et vont s'entasser dans les bidonvilles. Il y a une différence entre pauvreté et misère. On peut être pauvre sur une terre peu fertile mais dont on est plus ou moins le maître, et vivre d'une petite polyculture, avec toute sa dignité. Tandis que la misère vous jette dans la dépendance totale, vous n'avez plus de ressource économique. La misère c'est la prolétarianisation. Les économistes optimistes affirment qu'on va vers la prospérité, les pessimistes vers la misère. En fait, les deux processus se développent dans une économie mondiale, agitée de soubresauts, toujours au bord de la crise. Et en dépit des efforts de quelques institutions internationales, il n'y a pas de véritable régulation de l'économie mondiale. Nous sommes en fait dans une crise planétaire. Les sociétés traditionnelles sont en crise à cause de la modernisation, mais les sociétés modernes sont elles-mêmes en crise parce que les défauts de la modernisation deviennent plus importants que les

côtés positifs et bénéfiques. Dans cette crise générale que pouvons-nous apporter et répondre ?

D'abord il y a l'aveuglement. Partout les systèmes d'éducation développent effectivement les connaissances dans les cadres disciplinaires donnés mais ces disciplines ne communiquent pas entre elles. Les formations spécialisées sont refermées les unes les autres, et quand vous voulez penser des problèmes globaux et fondamentaux, vous n'avez pas les instruments de pensée pour le faire.

C'est la crise fondamentale de la pensée. L'accumulation de connaissances conduit à l'aveuglement dès qu'il s'agit de voir les grands problèmes. Il y a des experts magnifiques, or un expert qu'est-ce qu'il voit ? Il voit ce qu'il y a dans son secteur, mais si des facteurs étrangers arrivent dans son secteur, il ne comprend plus. [...] Ainsi les économistes sont toujours amenés à réviser leurs prévisions. Cela montre l'incapacité d'avoir une vision globale.

L'OBSESSION DE LA CROISSANCE

L'idée de développement, qui n'a pas été réfléchie, est présentée comme solution généralisée. On pense que la croissance va résoudre tous les problèmes. Dans les pays développés, c'est même une obsession. Nous vivons dans le mythe du développement. Ce mythe a été un peu corrigé par l'idée de développement durable, due à la prise de conscience écologique née en 1970. Cette conscience écologique s'est répandue lentement parce que les modes de pensée étaient incapables de voir la relation entre la nature et l'humanité. Aujourd'hui on perçoit davantage cette relation du fait des pollutions et des catastrophes éventuelles qui tiennent à la dégradation de la biosphère sous l'effet du développement. Il faut donc le rendre *soutenable*, *sustainable* dit-on en anglais, *durable* en français.

On peut faire des économies d'énergie, réduire les pollutions, etc., mais reste le problème central : cette machine productiviste dont la finalité se traduit toujours en terme de quantitatif – toujours plus ! Bien entendu, le développement est ambivalent. Par exemple s'il apporte des contributions médicales à des populations qui en sont dépourvues, s'il apporte du bien-être, de l'assurance sociale, etc. Aussi bien dans le Chili de Pinochet que dans l'Union soviétique, le développement fonctionnait très bien. Actuellement en Chine, c'est au prix de l'esclavagisation des travailleurs. Même les capitalistes indiens qui, pourtant, donnent de très bas salaires à leurs ouvriers, préfèrent investir en Chine. Pourquoi ? Parce qu'en Inde il y a quand même des droits syndicaux.

DÉMOCRATIE

On pensait que le développement apportait la démocratie. C'est faux. Il n'existe aucune relation mécanique déterministe entre développement techno-économique et démocratie. Au contraire,

pour se réaliser de la façon optimale celui-ci a besoin d'une réduction de la démocratie. Dans certaines nations d'Amérique latine où dominait une caste de propriétaires fonciers alliés à l'Eglise catholique, elle-même alliée au pouvoir militaire réactionnaire, les poussées de développement ont conduit à pas mal de perturbations, dont des dégâts militaires.

Aujourd'hui il y a une poussée de démocratie. Il faut dire que cette époque, qui commence en 1990, ne favorise pas seulement l'économie actuelle, elle discrédite aussi les dictatures et produit des démocraties plus ou moins réussies, plus ou moins insuffisantes dans les ex-démocraties populaires et en Amérique latine. Dans les régions où l'Etat était déjà corrompu, la monétarisation de toute chose, la diminution des services rendus, la dégradation des solidarités traditionnelles ont entraîné une corruption généralisée.

FORMULE HOMOGENE ET UNIQUE

Non seulement le développement est problématique mais c'est aussi une formule homogène unique qu'on applique à des conditions culturelles et sociales extrêmement variées, et qui ne tient jamais compte des singularités concrètes des cultures et des civilisations. Toute culture a ses qualités, ses savoir-vivre, ses superstitions, y compris la nôtre, et il serait fécond d'apporter mais aussi de recevoir, de développer ce qui existe déjà dans ces cultures, d'essayer de faire la symbiose des apports des différentes cultures. Or l'idée de développement empêche de concevoir cette symbiose. [...]

D'autre part, le développement va exaspérer la fermeture nationaliste alors que l'époque nécessite non pas la suppression des Etats mais la suppression du pouvoir absolu des Etats. Parce que désormais les grands problèmes (écologique, nucléaire, etc.) ne peuvent pas être traités isolément par les Etats nationaux. Il y a bien l'ONU mais cela ne fonctionne pas très bien.

ÉNONCER POUR AVANCER

Beaucoup de critiques du développement sont des dénonciations. On a raison de dénoncer la mondialisation économique non régulée. On a raison de dénoncer les conséquences perverses du capitalisme. À condition de ne pas considérer le capitalisme comme le seul ennemi de l'humanité. D'ailleurs Marx était très ambivalent là-dessus. Il condamnait le capitalisme tout en pensant que celui-ci avait créé l'économie mondiale, une culture mondiale, etc. L'humanité a connu pas mal d'ennemis, pas mal de barbaries, dans des formes diverses aussi bien étatiques, militaires, idéologiques, religieuses. Nous avons à lutter contre plusieurs barbaries qui sont liées les unes aux autres. Lutter contre une seule barbarie favoriserait peut-être les autres barbaries.

L'altermondialisme c'est très bien, la critique de l'économie mondiale c'est très bien, mais dénoncer ne suffit pas si l'on n'est pas capable d'énoncer. Là réside la grande difficulté. Tant qu'on n'aura pas énoncé on ne pourra pas avancer. Il y a des idées d'économies plurielles très intéressantes qui permettraient de développer des coopératives, des mutuelles, des petites et moyennes entreprises rurales dans le domaine de l'agriculture biologique ou de nouvelles formes d'artisanat, etc. Croissance ou décroissance ? Là encore il faut être un peu complexe. Le



problème n'est pas de savoir s'il faut choisir entre croissance et décroissance mais plutôt de déterminer les croissances à maintenir et les décroissances à opérer. [...]

POLITIQUE DE CIVILISATION

Il nous faut revitaliser les campagnes et réhumaniser les mégapoles. C'est ce que j'appelle politique de civilisation. Notre civilisation occidentale, qui a apporté beaucoup de bienfaits, produit aujourd'hui des méfaits de plus en plus importants. Les qualités ont été absorbées par la quantité, alors que le mieux devrait s'imposer. La qualité de vie essentiellement, qui ne se trouve pas uniquement dans l'accumulation des biens matériels. La biologiste italienne Rita Livi Montalcini disait : «Donnez de la vie à vos jours plutôt que donner des jours à votre vie.» À quoi bon atteindre 97 ans si l'on mène une vie triste et monotone. L'idéal c'est d'avoir une vie de jours remplis, remplis de qualité, de communion, d'amitié, d'amour, et non pas de solitude, de fermeture, d'égoïsme.

Donc il faut aller dans ce sens-là, chercher dans le sens de la symbiose des cultures et des civilisations, essayer de penser que s'il y a une société à l'échelle du monde qui se constitue, elle doit se faire sur un modèle nouveau qui n'est pas du tout celui des sociétés nationales actuelles. La voie présente conduit probablement au cataclysme. Il faut changer de voie. Et d'abord être conscient qu'il faut changer de voie. ■

Les photographies qui accompagnent ce texte sont de Thierry Fontaine, artiste originaire de la Réunion, qui travaille à Nouméa et à Paris. Ses images, qui ont été présentées l'été dernier à la biennale d'art contemporain de Melle, sont visibles à la biennale de Lyon (jusqu'au 3 janvier 2010).

Ci-dessus, *Créer son île à Londres*, 2002.

Page précédente, *Le fabricant de rêve*, Nouvelle-Calédonie, 2008.

UNIVERSITÉ INTERNATIONALE À POITIERS

Après Saint-Jean-d'Angély et Niort, la 3^e édition de l'université internationale «Au-delà du développement» est organisée par l'Institut international de recherche, politique de civilisation, à l'Espace Mendès France du 1^{er} au 3 octobre, avec le soutien de la Région Poitou-Charentes, de la ville et de l'agglomération de Poitiers, ainsi que du MEEDAT, au titre de l'organisation, de la diffusion et de l'édition ultérieure des travaux.

Ces journées transdisciplinaires ont pour thème «Les sept défis pour une politique de civilisation. Complexités de la société-monde et régulations planétaires» : défi de l'économie mondiale, défi social, défi de la pensée, défi de l'éducation, défi éthique, défi politique et gouvernance mondiale, défi écologique.

www.ueie2009.org

Le livre d'Edgar Morin *Pour une politique de civilisation* a été réédité en format poche chez Arléa (80 p., 5 €). Les éditions Altantique ont publié *Comprendre la complexité*, «manuel» pédagogique préfacé par Edgar Morin (300 p., 22 €).

A la recherche des **mémoires** **ouvrières**



Un projet innovant et ambitieux conduit par le service régional de l'inventaire du patrimoine culturel.

Par **David Hamelin**

La région Poitou-Charentes est-elle ou était-elle une terre ouvrière ? Cette question pourrait paraître incongrue sinon inappropriée tant la littérature grise sur l'histoire économique et sociale du Poitou-Charentes et plus généralement les représentations collectives dominantes tendent à montrer un territoire dominé par le monde rural et des activités économiques ou mentalités afférentes.

Pourtant, à observer les mobilisations de salariés d'entreprises dans notre région ces derniers mois, et notamment la lutte très médiatisée des travailleurs de New Fabris à Châtellerauld durant l'été 2009, ces événements donnent à voir une réalité plus nuancée. Le monde ouvrier, ses représentations, son agir collectif, en crise mais toujours vivant, ont laissé des traces plus solides qu'envisagé. Cette redécouverte de l'existence d'un univers ouvrier en Poitou-Charentes n'est pas pour autant liée aux soubresauts de l'actualité. On la doit au très important travail lancé dans les années 1990 par le service de l'Inventaire du patrimoine culturel, aujourd'hui intégré à la Région, qui, non content d'avoir achevé plus rapidement que les autres régions un important recensement du patrimoine industriel régional, a organisé voilà deux ans (14-17 septembre 2007) un colloque visant tout à la fois à rendre compte de la pluralité et de l'originalité de ce patrimoine, et à envisager les pistes futures de recherches.

En 2009, une nouvelle phase de travail est amorcée. Il s'agit, tout en prenant appui sur les travaux précédemment menés autour des traces matérielles, de s'intéresser aux *Mémoires ouvrières*, thématique aussi ambitieuse qu'innovante.

L'objectif affirmé est de partir à la quête de toutes les formes prises par ce monde ouvrier (témoignages, écrits, films, iconographies...) en limitant au minimum les composantes de cette mémoire (travail des enfants, souffrance au travail, organisation du travail, rapports avec les immigrés, les femmes, la hiérarchie, le loisir, l'occupation du temps libre...).

On l'imagine aisément, un tel travail nécessite du temps et des compétences. L'étendue du champ à circonscrire multiplie les risques et les impasses. Aussi, un conseil scientifique interdisciplinaire (économistes, ethnologue, géographe, historiens, sociologues...), rassemblant des spécialistes et universitaires issus de la région ou internationaux, a été constitué et a validé le protocole de travail, tout en esquisant des pistes possibles. Il doit, en outre, tout au long de l'opération qui s'étalera au moins jusqu'en 2012, réaliser le suivi scientifique en examinant les documents produits.

PREMIER TERRAIN : LE CHÂTELLERAUDAIS

Il est apparu presque évident de consacrer les premiers travaux à cette cité industrielle qui a connu de profonds bouleversements depuis les années soixante, à commencer par la fermeture de la Manufacture d'armes en 1968, principale employeuse de la ville et marquant fortement l'identité de celle-ci durant les cent cinquante ans de son existence.

Afin de mesurer les transformations que cette fermeture génère, un groupe de travail, notamment composé de chercheurs châtelleraudais, d'archivistes du Centre des archives de l'armement (CAA), d'ethnologues, tout en expérimentant la méthode de travail admise, aura pour tâche de collecter des entretiens de manouchards mais aussi, le cas échéant, des compagnes ou

Fabrice Bonnifait /
Pascale Moisdon-
Pouvreau, Région
Poitou-Charentes
Service de l'inventaire
du patrimoine
culturel 05 49 36 30 05
f.bonnifait@cr-poitou-
charentes.fr
p.moisdon@cr-poitou-
charentes.fr

des enfants de ces travailleurs de l'Etat. Au cours de l'enquête, il est également envisagé de recueillir le plus systématiquement possible tous documents participant à l'exhumation de cette mémoire qui alimenteront à terme une base de données multimédia.

Si le Châtelleraudais est le premier territoire concerné par l'enquête, l'ambition affirmée est d'aller à la rencontre d'autres localités et d'autres secteurs déterminants. Aussi est-il envisagé de travailler en 2010-2011 sur l'Angoumois autour de l'activité papetière, et l'année suivante sur l'univers des laiteries, particulièrement prégnantes en Deux-Sèvres.

TOUCHER UN LARGE PUBLIC

Nombre de recherches négligent généralement la diffusion de leurs travaux et conclusions, les confinant aux cénacles des spécialistes. L'intérêt de cette expérience est de confier à l'Espace Mendès France, déjà reconnu pour son savoir-faire en la matière, le travail de médiation nécessaire à cette opération d'envergure. De nombreuses voies sont ici prévues : conférences publiques, visite des lieux de production, confection de dossiers pédagogiques à destination notamment des enseignants, mise en place d'ateliers d'écritures, de supports numériques...

Dans le Châtelleraudais, cette médiation prend la forme d'une conférence inaugurale présentant l'ensemble de

l'opération et animée par Denis Woronoff, spécialiste de l'histoire industrielle. Profitant des possibilités offertes par la Fête de la science, du 22 au 26 novembre, cette médiation se traduira par des visites d'entreprises (Sochata, Fonderies du Poitou...) effectuées en présence d'anciens ouvriers, des conférences sur l'histoire économique du Châtelleraudais ou plus spécifiquement sur des aspects technologiques...

Parallèlement, une première journée d'études intitulée «Mémoires et expériences du travail» est prévue le 8 décembre 2009 à Poitiers. Portée sur le plan scientifique par le sociologue François Vatin, cette journée envisage de porter la réflexion sur la question du recueil de la mémoire, les méthodes déployées, les difficultés rencontrées, ses apports ou ses enjeux. En prenant appui sur des univers singuliers (dockers de Marseille, égoutiers, beurriers de Surgères, ouvriers de Renault...) il s'agit également d'alimenter la réflexion sur le travail collectif mené dans notre région.

Original, ambitieux et bénéficiant de compétences élargies, ce projet, qui est entré depuis cet été dans une phase opérationnelle, devrait assurément parvenir à un des objectifs initiaux : permettre une réappropriation de cette mémoire, sinon de cette histoire singulière, par le groupe social qui l'a construite, à savoir les ouvriers eux-mêmes et leurs descendants. ■

Page de gauche, limage des soies de lames dans les années 1920 à la coutellerie Pagé de Domine à Naintré (coll. JFM).

Ci-dessous, atelier des traitements thermiques de l'outillage à la Manufacture de Châtelleraut en 1935 (coll. ministère de la Défense, archives de l'armement).



Filmer le travail

Le premier festival sur le travail et ses images créé à Poitiers. Présentation par le sociologue Jean-Paul Géhin.

Entretien **Hannah Robin**

L'association Filmer le travail, qui réunit l'Université de Poitiers, l'Espace Mendès France et l'Association régionale pour l'amélioration des conditions de travail Poitou-Charentes (Aract), organise à Poitiers, avec le Conseil régional Poitou-Charentes et la Ville de Poitiers, le premier festival entièrement consacré au travail et à ses images. La manifestation propose un colloque scientifique et un festival de cinéma «Images du travail, travail des images» du 3 au 8 novembre 2009.

Jean-Paul Géhin, maître de conférences en sociologie et membre de l'équipe de recherche Gresco de l'Université de Poitiers, est un des fondateurs de l'association. Spécialiste du travail, il s'intéresse particulièrement à l'articulation entre éducation et travail. Il enseigne la sociologie à des spécialistes et aussi dans des filières de formation au cinéma documentaire.

L'Actualité. – Quelle est la nécessité de parler du travail ?

Jean-Paul Géhin. – Le travail évolue à grande vitesse et se transforme en profondeur. Il s'intellectualise, s'intensifie, se précarise et s'opère dans des espaces de plus en plus fermés. Il tend à devenir moins visible, quittant la place publique pour des lieux privés au sein d'entreprises soucieuses de leur image et cherchant de plus en plus à la contrôler. Il y a urgence à étudier et à montrer le travail, tel qu'il est et devient, pour analyser, comprendre et orienter ces transformations. De plus, il y a un certain nombre d'acquis des sciences sociales du travail qui méritent d'être diffusés à un public relativement large. D'où l'initiative d'en parler lors d'un colloque, de projections de films et d'expositions.

Le cinéma est-il un bon moyen d'appréhender le travail ?

Le cinéma apporte un autre type de connaissances sur le travail qu'une recherche scientifique. Son approche est plus sensible, plus subjective et mérite tout autant notre intérêt. Nous avons sélectionné un film¹ sur des jeunes en Institut médico-éducatif (IME) qui illustre bien ce propos. En plein apprentissage, ces élèves rencontrent des difficultés à effectuer des gestes qui nous paraissent relativement simples et le film rend très bien cette lenteur. Par des plans longs et des mouvements de caméra lents, la réalisatrice nous fait sentir subjectivement ce que vivent ces jeunes. De manière générale, le cinéma est un bon support de médiation culturelle. Un film peut rassembler une grande diversité d'acteurs et favoriser la diffusion des idées. C'est un peu comme le cercle vertueux des économistes, en voyant les films, on en parle et en en parlant, on peut créer des films ou, en tout cas, permettre des rencontres fructueuses entre scientifiques, professionnels de l'audiovisuel et du cinéma, acteurs du monde du travail et public.

Quelle est la part de réel et de fiction dans un documentaire ?

Dans un documentaire, on ne voit que ce que l'on s'attend à voir. Si vous arrivez dans une usine sans vous attendre à quelque chose, vous ne verrez rien d'essentiel. C'est une naïveté de penser qu'on peut embrasser large et tout voir grâce à l'œil mécanique de la caméra. Le travail d'investigation au préalable sur le terrain est nécessaire à la compréhension du lieu et détermine ce que l'on a envie de montrer. Pour autant, il faut savoir se laisser surprendre et rester souple pour que le réel transfigure le scénario. La frontière entre réalité et fiction est donc beaucoup plus complexe qu'on ne le croit. Quand il y a une caméra, je ne suis pas le même que sans elle. Et ce qui est saisi par un réalisateur, un photographe voire un chercheur est le fruit de leur production. Par conséquent, dans des documentaires, il y a des acteurs et un scénario. Sauf que, contrairement à une fiction, les acteurs d'un

¹ - *Les petites mains* d'Edie Laconi, production ISKRA, 56 min, 2009.

documentaire «jouent» leur propre rôle. Nous tenons d'ailleurs beaucoup au concours de scénario car il nous permet d'intervenir sur le champ de la production de cinéma sur le travail, d'une part en privilégiant certains thèmes, d'autre part en facilitant le travail de certains jeunes réalisateurs. Le prix remis au vainqueur est double : 2 000 € de suite pour le scénariste et 8 000 € qui seront versés au producteur au fil de la réalisation.

Qu'est-ce qu'un bon documentaire sur le travail ?

Il est créatif tout en parlant sérieusement du travail. Il existe traditionnellement deux types de films sur le travail : celui de lutte et celui d'entreprise. Le premier, militant et social, est généralement hors de l'espace de travail. Il produit des choses intéressantes mais est assez loin du travail tel qu'il est réellement. Le second dépeint souvent l'entreprise de manière peu critique. Les films qui nous intéressent sont ceux qui montrent à la fois le travail, son évolution et ses transformations mais qui portent également un regard lucide, critique voire intéressé sur celui-ci.

Le cinéma d'après-guerre porte sur la classe ouvrière, le travail manuel à la chaîne ou celui de l'artisan. Aujourd'hui, ces activités sont minoritaires en France et il est important que les films actuels traitent du travail intellectuel ou tertiaire. Bref, qu'ils considèrent le travail dans toute sa diversité et toutes ses dimensions.

Quelles sont ces dimensions ?

Le travail, c'est au moins trois dimensions concomitantes. Il est possible de considérer le travail en tant qu'acte et donc considérer sa dimension gestuelle. On utilise d'ailleurs les deux sens du terme «geste», le geste et la geste, c'est-à-dire l'histoire du travail ou l'histoire des luttes. La gestuelle n'est pas négligeable mais ne suffit pas pour parler du travail. Il faut donc rajouter la dimension relationnelle. Le travail est en effet indissociable des rapports sociaux qu'il génère et dans lesquels il s'insère. Enfin, le travail est tel qu'on se le représente et a donc une dimension subjective. Il n'y a pas de travail objectif, il est tel que je le vis, le ressens et donc tel que j'en parle. La parole au travail est donc fondamentale. ■

Plongée dans une nuit sans fin

C'est la rencontre de logiques contradictoires. D'un côté, vous avez différentes associations poitevines évoluant autour de la création audiovisuelle et numérique et qui ont décidé récemment de se regrouper au sein d'un même bâtiment nommé Level 6. Cette logique, c'est celle du collectif et de l'entraide et c'est dans celle-ci qu'évolue Amy Carroy, membre de la Famille Digitale. A l'opposé, il y a «des situations de solitude très fortes provoquée par la société» et c'est cette logique, au départ par défi, que la jeune réalisatrice a souhaité interroger avec sa caméra lors de son master documentaire de création suivi à l'Université de Poitiers.

Titulaire d'un DESS de sociologie, Amy Carroy est venue à la réalisation par envie de témoigner. La solitude dont il est ques-

tion dans *Pour l'empire*, film sélectionné au festival Filmer le travail, est bruyante des mutations sociales en cours dans notre société. C'est celle du veilleur de nuit. Le lieu : l'usine Michelin à Poitiers. L'époque : l'hiver 2007, soit deux années après la restructuration. Dans un ensemble vidé peu à peu de son activité et de son personnel, le travail de surveillance tourne peu à peu à l'absurde.

Plutôt que de dénoncer ou de militer à travers un film, Amy Carroy a souhaité faire ressentir au spectateur la vie de son personnage. Des partis pris très clairs se sont imposés d'eux-mêmes à la réalisatrice de 27 ans. N'obtenant pas l'autorisation de Michelin de pénétrer dans le site, elle décide de filmer à distance. La contrainte sera créatrice. Des plans fixes et des

mouvements lents de caméra saisissent le veilleur comme s'il était lui-même filmé par une caméra de surveillance. Cette option formelle restitue l'ennui, la pesanteur silencieuse de ce travail.

Amy Carroy attache autant d'importance au son qu'à l'esthétique visuelle d'un film. Dans *Pour l'empire*, elle joue de cette tension. Car bien plus que les néons, ce qui éclaire la figure fantomatique du veilleur, c'est la voix off qui accompagne les images. Ce que nous dit cette voix est le résultat d'un travail de quatre mois mené en complicité avec Mickaël, le veilleur. Cette relation privilégiée a été la condition sine qua non de la réalisation de ce film. Pour le spectateur, elle est la clé de cette plongée dans une nuit sans fin.

Alexandre Duval



Le film d'Amy Carroy est programmé, dans l'après-midi, le 4 novembre à la maison des étudiants et le 6 à la médiathèque de Poitiers.

Alexandre Duval

PLUS DE 40 FILMS

Le festival Filmer le travail présente 18 films en compétition, un hommage à Ken Loach, une séance Raymond Depardon, des sélections sur le travail des femmes, l'investissement au travail, le travail au noir, le travail dans les industries à risques. A suivre en différents lieux de Poitiers, du 3 au 8 novembre, en présence de réalisateurs, de chercheurs, etc. L'exposition «Le travail révélé» (photos Magnum et Université Paris X) est présentée à la salle des pas perdus du palais de justice, du 30 octobre au 28 novembre.
www.filmerletravail.org

Selon le sociologue François Vatin, le débat actuel sur le travail a été simplifié à l'extrême. On confond travail, emploi, salariat, statut social.

Entretien Aline Chambras Photo Marc Deneyer

Les sens du travail

Professeur de sociologie à l'Université de Paris Ouest Nanterre-La Défense, François Vatin s'est vu confier la responsabilité scientifique de la journée d'études «Mémoires et expériences du travail» organisée le mardi 8 décembre à l'Espace Mendès France. Il est notamment l'auteur de *Le travail et ses valeurs* (Albin Michel, 2008).

L'Actualité. – Le terme de travail renvoie souvent à l'idée de souffrance. Mais aussi à celle de libération. Qu'en est-il ?

François Vatin. – Vous avez effectivement toute une littérature qui insiste beaucoup sur l'origine latine du mot travail, c'est-à-dire *tripalium* (trépid), instrument de contention pour ferrer les bêtes (on parle encore du *travail* du maréchal-ferrant), mais aussi pour torturer les hommes. Ce rappel étymologique conduit à associer le travail à la notion de peine, de souffrance. Or, la question est plus complexe, car *travailler* (*tripalière*) le corps du supplicié avait, dans les représentations pré-modernes, si étrange que cela peut nous paraître aujourd'hui, une vertu productive : faire parler le corps du supplicié. Aussi ramener, en raison de cette étymologie, la notion de travail à la thématique exclusive de la souffrance est schématique et finalement peu éclairant.

Pourquoi parle-t-on de travail analytique en psychanalyse ?

Cet usage du mot travail rend bien compte des ambiguïtés de cette notion. Le *travail analytique* exprime cette volonté d'aller au fond des choses, de tenter de dépasser des couches psychologiques superficielles pour agiter quelque chose dans les profondeurs de notre subconscient. Je pense que l'on se rapproche vraiment de ce que signifie la notion de travail. Il y a bien présence de souffrance, mais pas seulement.

Dans le travail analytique il y a aussi une idée de progression, de quelque chose qui a été surmonté, d'une production en somme. On ne souffre pas pour rien mais pour produire du sens. Le travail est une activité qu'on mène pour ce qu'il produit au-delà de l'instant ; c'est ce qui différencie le travail du jeu.

Qu'est-ce que le travail alors, dans un sens ordinaire ? Quelle différence faites-vous entre travail et emploi ?

Aujourd'hui, le plus souvent, lorsque l'on parle de travail, on ne parle, en fait, que d'emploi, de statut social. De plus, dans ce cadre, le travail est pensé en général sur un mode quantitatif, comme s'il s'agissait d'une substance temporelle, que l'on pourrait additionner, diviser, répartir... Je pense ici par exemple à la politique des 35 heures, que l'on pourrait résumer par la formule : «travailler moins pour travailler plus nombreux» ou à la maxime de Nicolas Sarkozy pendant la campagne présidentielle : «travailler plus pour gagner plus». Toutes deux renvoient à une vision métrique du temps social et disent peu de chose du travail en tant que tel.

A rebours d'une telle représentation, le travail consiste à mon sens dans l'activité de production humaine, dans ses manifestations toujours singulières, qualitatives. Cela ne veut pas dire que l'on ne peut pas établir des mesures du travail mais seulement que le travail n'est jamais réductible à ces mesures. Le débat actuel sur le travail manque donc souvent sa cible. Ramener la notion de travail à celle d'emploi occulte la question du sens du travail, c'est-à-dire de sa finalité productive, laquelle se joue toujours dans un complexe échange avec la nature. Avec l'automation et la tertiarisation, il est de plus en plus difficile de penser le caractère productif de nos activités. Ramener le travail à l'emploi, c'est renoncer à traiter de telles questions.



Vous adhérez à la théorie de la fin du travail ?

Non, je crois que cette thèse n'a pas grand intérêt. Les théoriciens de la fin du travail font reposer leur théorie sur une définition juridique formelle du travail, c'est-à-dire sur une modalité de l'emploi : le salariat dont ils soulignent à juste titre le caractère historiquement très récent. Comme toute institution sociale, le salariat n'est pas éternel ; c'est un dispositif robuste qui a encore de beaux jours devant lui, mais qui sera dépassé par d'autres formes d'organisation sociale, pour le meilleur et pour le pire. Mais la fin (hypothétique) du salariat n'est pas celle du travail. Le travail n'est pas réductible au salariat, ni dans le temps long de l'histoire humaine, ni, en ce moment même, à l'échelle de la planète, ni même pour les travailleurs qui y sont actuellement effectivement assujettis. Le salariat désigne un mode de subordination du travail (il y en a eu d'autres dans l'histoire, le servage, l'esclavage, etc.) mais le travail, dans son effectivité, n'est jamais réductible au cadre social de sa subordination. Confondre la question du travail et celle du salariat, c'est se condamner finalement à ne comprendre ni l'une, ni l'autre. ■

MÉMOIRES ET EXPÉRIENCES DU TRAVAIL

Le 8 décembre de 9h à 18h à l'Espace Mendès France, une journée d'études est organisée en partenariat avec le service régional de l'inventaire du patrimoine culturel. Elle est placée sous la responsabilité scientifique du sociologue François Vatin, avec les interventions d'Agnès Jeanjean, maître de conférences d'ethnologie (Université de Nice), Eric Kocher-Marboeuf, maître de conférences d'histoire contemporaine (Université de Poitiers), Michel Llassera, docker à la retraite, diplômé d'ergologie (Université de Provence), Pascale Moisdon-Pouvreau, chargée de l'inventaire des mémoires ouvrières (service régional de l'inventaire du patrimoine culturel), Gwenaële Rot, maître de conférences de sociologie (Université de Paris Ouest), Yves Schwartz, professeur de philosophie (Université de Provence).
Contact : anne.bonnefoy@emf.ccsti.eu et pierre.perot@emf.ccsti.eu

Fabrication d'alambic dans l'usine de chaudronnerie Maresté à Châteaubernard, en Charente, 1989. Région Poitou-Charentes.

VISITES D'ENTREPRISES ET CONFÉRENCE

Dans le cadre de la Fête de la science, des visites d'entreprises (Fonderies du Poitou, Sochata, etc.) sont organisées à Châtellerauld le mercredi 18 novembre (pour les élèves) et le jeudi 19. Deux conférences sont ouvertes à tous, à l'IUT de Châtellerauld (Zac du Sanital), à 20h30 : le 18 novembre, «les mutations ouvrières dans les années 1970», avec des témoignages d'ouvriers et d'anciens ouvriers ; le 19 novembre, «la révolution de la relativité et le travail ouvrier des métaux», avec Jean-Paul Rivière (Université de Poitiers) et des ingénieurs de production. Ces opérations sont organisées en partenariat avec la Société des sciences et le Centre châtelleraudais d'histoire et d'archives.



Carlos Droguett

Archives d'un écrivain polémique

Comment un grand auteur chilien a confié ses archives personnelles à une équipe de recherche de l'Université de Poitiers.

Par Paola da Cunha

Depuis 2008, les archives privées de l'auteur chilien Carlos Droguett sont consultables sur Internet à partir du site du Centre de recherches latino-américaines Archivos de l'Université de Poitiers. Comment cet auteur en est-il venu à concéder à un centre de recherche français un trésor pour l'histoire littéraire chilienne ? Malmené par une partie de la critique littéraire de son pays à qui il le rendait bien, Carlos Droguett a toutefois reçu de nombreux prix nationaux et internationaux et a été traduit dans plusieurs langues – français, portugais, allemand, hollandais, etc. Son talent d'auteur semble en effet avoir été bien plus rapidement et davantage apprécié à sa juste valeur dans les autres pays latino-américains et en Europe que dans son propre pays.

Né en 1912 à Santiago du Chili, Carlos Droguett est l'auteur d'une œuvre très variée qui comprend des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre et des essais sans compter les très nombreux articles de journaux et de revues. Il travaille pour de grands quotidiens tels que *La Hora*, *Vistazo* et *Extra*.

Droguett écrivait inlassablement mais ses positions politiques et idéologiques exposées avec virulence dans les colonnes de journaux l'ont exclu des milieux littéraires et lui ont fermé les portes des maisons d'édition du Chili. Alors que ses premiers écrits datent de 1933, son premier roman, *60 muertos en la escalera* (prix du concours Nascimento du Chili), n'est publié qu'en 1953. Enfin, avec *Eloy*, il sortira un peu de l'anonymat

dans lequel il avait été enfermé. Ce roman considéré aujourd'hui comme œuvre majeure de la littérature latino-américaine a obtenu en 1959 la place de finaliste dans le concours, très réputé, de la Biblioteca Breve de la maison d'édition Seix Barral en Espagne. Plusieurs autres écrits et prix suivront.

En 1970, Carlos Droguett est enfin consacré dans son pays où il obtient le Prix national de littérature. En 1971, il remporte le Prix Alfaguara (célèbre prix espagnol) du roman pour *Todas esas muertas*, publié à Madrid. La plupart des livres de Droguett ont été édités à l'étranger parce qu'il estimait que les maisons d'édition chiliennes ne respectaient pas la dignité de l'écrivain et ne publiaient les livres qu'en fonction des ventes¹.

Alors qu'il était encore un inconnu dans son pays, Carlos Droguett a bénéficié des faveurs des cercles littéraires européens. En France, par exemple, Francis de Miomandre, critique littéraire et fervent admirateur, a traduit dès 1952 quelques-uns de ses contes qu'il a fait paraître dans des revues françaises.

«HISTORIEN DE L'OUBLI»

Son œuvre constitue une unité de style mais surtout une unité thématique qu'Alain Sicard, spécialiste et grand ami de Carlos Droguett, définit de la façon suivante : «*En osmose avec toutes les souffrances du corps social, il ne sera pas un romancier politiquement engagé. Ses héros seront toujours des êtres solitaires, marginaux, douloureux, victimes d'une société impitoyablement répressive.*» Droguett se reconnaissait d'ailleurs lui-même comme «*historien de l'oubli*».

Après le coup d'État militaire au Chili, Droguett part en 1975 en exil avec toute sa famille pour protéger ses enfants dont l'un d'entre eux est emprisonné dans un camp de concentration. Jusqu'alors, il n'était jamais sorti de son pays à l'exception de quelques voyages de courte durée. La famille s'installe en Suisse, à

1. Dans un entretien dans le journal chilien *La Prensa de Santiago* en 1979.

Berne, où Droguett continue d'écrire. L'exil aura sur lui un effet positif puisque ses œuvres jusqu'alors très pessimistes portent désormais un message d'espoir. Il y écrit, entre autres, trois œuvres essentielles : *Sobre la ausencia* (1976), *Según pasan los años* (1977) et *Matar a los viejos* (1980). Ce roman est resté inédit jusqu'en 2001 parce que Carlos Droguett se refusait à retirer la dédicace dans laquelle il rendait hommage à Salvador Allende : «A Salvador Allende, asesinado el martes 11 de septiembre de 1973 por Augusto Pinochet Ugarte, José Toribio Merino Castro, Gustavo Leigh Guzmán y César Mendoza Durán.» Il a été publié par Lom Ediciones, maison d'édition chilienne. A la fin du régime de Pinochet, Droguett n'a pas désiré retourner dans son pays natal préférant terminer sa vie en Suisse où il décède en 1996. Trois romans ont été traduits en français : *Eloy* (Maspéro, 1977), *Pattes de chien* (1981) et *El compadre* (1983), tous deux traduits par Jean-Marc Pelorson et publiés chez Denoël, maison alors dirigée par Gérard Bourgardier.

L'HOMMAGE DE POITIERS EN 1981

En mai 1981, le CRLA-Archivos, sous la direction d'Alain Sicard, organise le premier colloque international sur l'œuvre de Carlos Droguett auquel ont participé plusieurs grands chercheurs en présence de l'auteur. Publiés en mars 1983, les actes de ce colloque représentent un outil important pour l'étude et la compréhension de l'œuvre de Droguett. Très touché par cet hommage, il décide de faire don de ses archives au centre de recherche poitevin. Cette donation ne s'explique pas seulement par les relations tendues entre Droguett et les institutions littéraires et politiques de son pays. Comme beaucoup d'auteurs latino-américains parmi lesquels Miguel Ángel Asturias et Julio Cortázar, il a, en effet, préféré confier ses archives à une institution étrangère qui s'intéresse à la sauvegarde des archives privées d'auteurs, ce qui n'est malheureusement pas le cas dans la plupart des pays latino-américains. De

plus, ces institutions ont les moyens techniques et financiers pour en assurer la conservation et la diffusion. Le Fonds Carlos Droguett est un fonds important non seulement pour l'histoire de la littérature chilienne, pour l'histoire du Chili, mais également pour les études philologiques. En effet, il compte de nombreux manuscrits, dont beaucoup d'inédits, qui permettent d'approfondir l'étude critique de ses œuvres. S'y trouvent également la correspondance, un nombre important d'articles de journaux et de revues écrits par l'auteur, des photographies, des enregistrements audiovisuels, des documents personnels mais également des textes d'autres auteurs sur son œuvre. Les manuscrits de ses œuvres écrites au Chili ont disparu lors de la fouille de sa maison après son départ du Chili.

Le CRLA-Archivos a parfaitement respecté son devoir vis-à-vis de Carlos Droguett puisque depuis 1996, date de la remise du fonds à l'Université de Poitiers², il en a réalisé la conservation, l'organisation et le catalogage, et en assure maintenant la diffusion à travers son programme Archives virtuelles latino-américaines. ■

2. Cette remise des archives par l'auteur lui-même, âgé alors de 80 ans, a donné lieu à une cérémonie à la faculté des lettres et des langues de Poitiers qui a été filmée et dont le CRLA-Archivos conserve l'enregistrement.

Carlos Droguett et Alain Sicard, à Berne vers 1990.

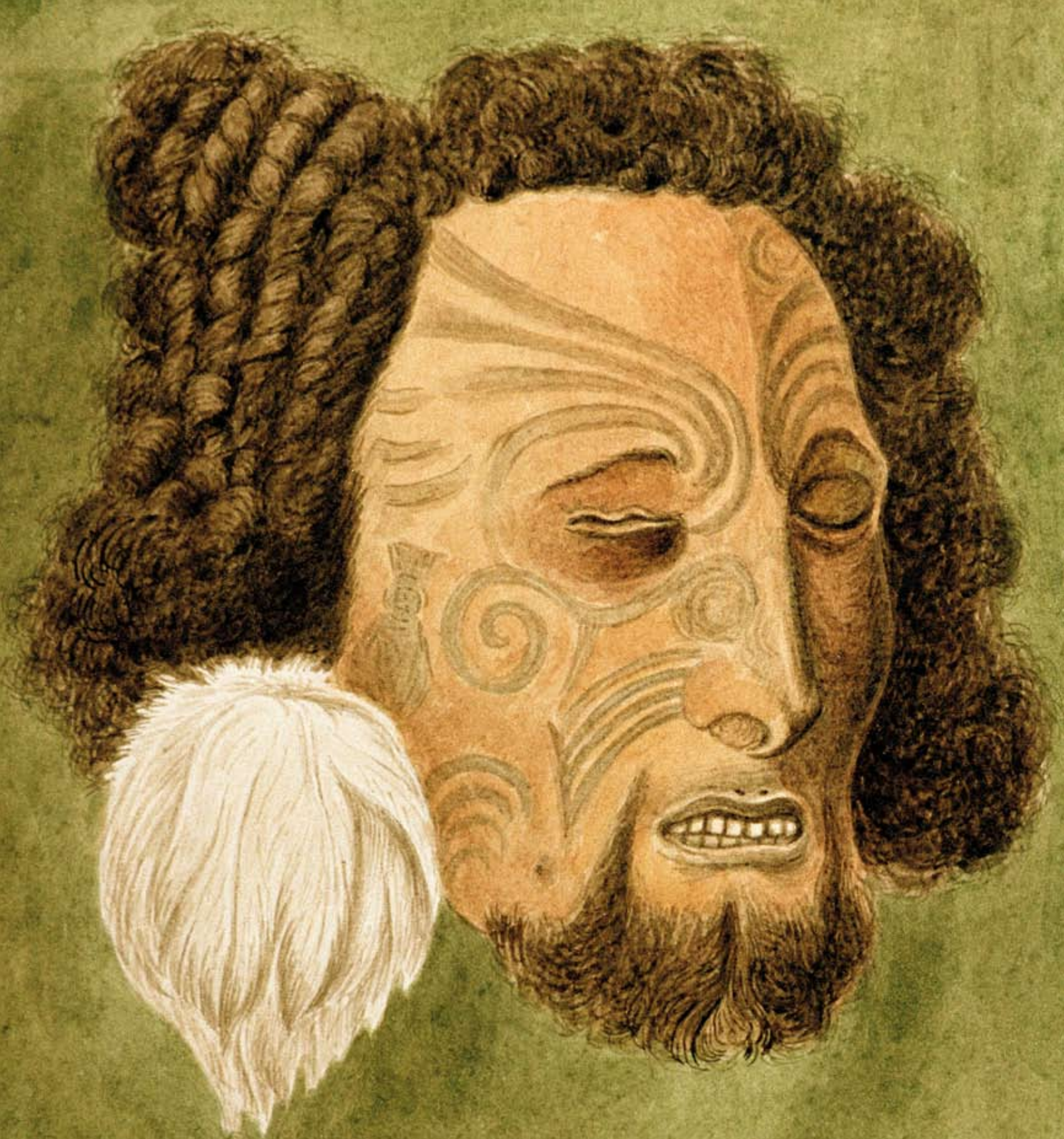


Archives virtuelles latino-américaines

Le CRLA-Archivos, dont l'une des activités de recherche consiste en la constitution, la valorisation et l'édition de fonds d'auteurs latino-américains, a élaboré le programme Archives virtuelles latino-américaines du CRLA-Archivos – programme du XIII^e CPER – qui a pour objectifs : la sauvegarde par la numérisation des fonds littéraires conservés dans le centre ; la mise à disposition de ces fonds pour la communauté scientifique internationale à travers la création d'archives virtuelles

sur le site du CRLA-Archivos ; la publication des œuvres contenues dans ces fonds. Il s'agit aussi de se constituer en tête de réseau (création d'un portail sur Internet) des centres possédant des fonds d'écrivains latino-américains en Europe et en Amérique latine pour coordonner une action de conservation et divulgation du patrimoine littéraire latino-américain. En 2007, le programme comptait cinq fonds : Carlos Droguett, Julio Cortazar, Raymond Cantel, Juan Emar-Alice de la Martinière,

Francisco Rivas Larrain. D'autres lui ont été confiés : les fonds Alicia Kozameh, Luisa Futoranski, Rufino Blancofombona, Daniel Moyano et Carlos Tromben. Outre le Fonds Carlos Droguett, les « cahiers de prison » d'Alicia Kozameh sont également consultables à partir du site du CRLA-Archivos. Bénéficiant de l'aide de spécialistes, l'organisation de certains de ces fonds est actuellement en cours. Le Fonds Julio Cortazar sera très prochainement mis en ligne. www.mshs.univ-poitiers.fr/crla



BAIE DES ÎLES, NOUVELLE-ZÉLANDE, 5 AVRIL 1824

Dans le fonds Lesson de la médiathèque de Rochefort, il y a un dessin de la tête momifiée qui est conservée au muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. René-Primevère Lesson a relaté son acquisition : «J'obtins en ce jour trois têtes de Zélandais conservées par le procédé admirable de ces peuples,

et bien supérieures à tout ce que les Européens ont tenté en momification. L'une de ces têtes était sous le pagne d'une jeune fille, et celle-ci tenait avec une complète indifférence cet abominable bijou. Elle la prit par les cheveux pour m'en montrer l'intégrité et la tourna en tout sens pour me faire admirer la régularité de son riche

tatouage. Cette tête décollée semblait être celle d'un homme dans le sommeil, car ses paupières abaissées et cousues fermaient les yeux, sa bouche entrouverte et desséchée sur de belles dents semblait encore empreinte du rire sardonique du guerrier qui brave ses ennemis et la mort qui lui est donnée.»

Têtes maories Karanga Aotearoa

**La question du statut des restes humains exposés dans les musées illustrée
par l'affaire des têtes maories et le programme néo-zélandais de rapatriement
nommé Karanga Aotearoa, soit l'appel de la terre natale.**

Par Marie-Cécile Mancho

Comme l'a justement remarqué le directeur du musée de Normandie, Jean-Yves Marin, lors du colloque de décembre 2004 sur le patrimoine religieux, il ne fait pas de doute que la question du statut des restes humains exposés dans les musées appartient à cette catégorie de sujets dont le droit semble trouver ses limites tant elle soulève de nombreuses interrogations philosophiques, éthiques allant au plus profond de la conscience humaine. Le traitement des restes humains est un sujet sensible puisqu'il évoque la mort, inéluctable pour tous. De ce fait, le mort revêt un caractère sacré en devenant un objet de dignité imposant le respect, et l'exposition des restes humains peut amener à poser la question de la restitution aux descendants ou à la communauté à laquelle appartient le mort. Tel est le cas, à présent, en France.

Depuis bientôt deux ans, la demande de restitution des têtes maories par la Nouvelle-Zélande à la France agite le monde de la culture. Cette démonstration de l'importance du sujet fut dernièrement mise à l'honneur lorsque, nouvellement nommé ministre de la Culture, Frédéric Mitterrand choisit pour sa première interlocution d'intervenir devant le Sénat, le 29 juin 2009, jour au cours duquel était examinée une proposition de loi visant à autoriser la restitution des têtes maories.

Ces têtes maories exposées dans nos musées ont une justification, une histoire, un caractère sacré pour les Maoris, peuple ancestral de culture orale. Avant l'arrivée des Occidentaux, les Maoris ne possédaient pas l'écriture. Ils avaient pour coutume de garder leurs proches décédés à leurs côtés pour pouvoir leur parler, leur rendre hommage et se sentir rassurés en leur présence. Pour cette raison ils préservaient et décoraient les têtes de leurs parents les plus estimés. Ces têtes, portant le nom de *upoko tuhi*, étaient placées dans un endroit spécial dans leur maison appelée *whare* tandis que celles des ennemis étaient installées en évidence sur les palissades du fort défensif appelé *pa* pour chasser les ennemis. Le tatouage ou *moko* que les Maoris dessinaient sur les têtes de leurs ascendants

étaient des signatures propres à chaque individu, une distinction qu'ils portaient avec fierté. Cependant le colonialisme bouleversa les coutumes en ce que ces objets sacrés et jusque-là honorés par les Maoris devinrent de simples marchandises. La pratique de la momification et de la décoration des têtes maories suscita une telle curiosité chez les Occidentaux qu'un trafic de têtes naquit. Poussé jusqu'à son paroxysme, ce trafic déjà condamnable dérivait en pratiques odieuses, meurtrières. Dès lors, participants volontaires au commerce de ces têtes, les Maoris tatouèrent les têtes des esclaves mis à mort pour satisfaire les besoins du commerce. Ces têtes appelées *mokomokai* furent échangées contre des armes et autres marchandises. C'est ainsi que sur quelque cinq cents têtes maories dispersées dans le monde une petite douzaine se retrouvèrent en France.

Depuis les années 1990, les tribus maories en accord avec le gouvernement néo-zélandais lancèrent un programme de rapatriement nommé *Karanga Aotearoa*, soit *l'appel de la terre natale* des restes maoris dispersés sur le globe. Un comité consultatif sur le rapatriement, Repatriation Panel, fut engagé au côté du musée Te Papa dans ce processus de rapatriement. Composé d'ânés respectés de différentes tribus de Nouvelle-Zélande, ce comité offre un conseil culturel au Te Papa sur la conduite à suivre dans ce travail très important mené au nom du peuple maori. Depuis vingt ans, de nombreux pays ont répondu favorablement à la demande de restitution des têtes maories mais tel n'est pas le cas de la France malgré une première tentative de restitution ratée en 2007.

En effet, s'inscrivant dans une démarche éthique, le conseil municipal de Rouen vota le 19 octobre 2007 une délibération autorisant la restitution à la Nouvelle-Zélande d'une tête maorie entrée dans les collections du musée de la ville à la fin du XIX^e siècle. En 1875, M. Drouet, un particulier, fit don d'une de ces têtes maories au musée de Rouen qui a reçu l'appellation de «musée de France» par un arrêté interministériel du 17 septembre 2003. Christine Albanel,

ministre de la Culture opposée à la restitution, demanda le 22 octobre 2007 au préfet de la Seine-Maritime de saisir en référé le tribunal administratif qui suspendit la délibération. Un jugement du tribunal administratif de Rouen, rendu en date du 27 décembre 2007, annula la décision de restitution jugeant que la tête maorie, appartenant au domaine public donc inaliénable, était soumise aux dispositions du Code du patrimoine et par conséquent devait faire l'objet d'un déclassement après avis de la Commission scientifique nationale des musées de France. Ce qui n'avait pas été le cas en l'espèce. La ville de Rouen considérait, quant à elle, la procédure inutile en raison de la non-appartenance de la tête maorie au domaine public. Celle-ci ne pouvait pas, selon la ville, faire partie des collections du musée car s'agissant des restes humains, selon l'article 16-1 du Code civil, issu de la loi de bioéthique du 29 juillet 1994 modifiée, ces derniers ne pouvaient faire l'objet d'un droit patrimonial, par conséquent le principe d'inaliénabilité des collections publiques ne leur était pas applicable.

La ville de Rouen, représentée par son maire, porta l'affaire devant la cour administrative d'appel de Douai qui, le 24 juillet 2008, confirma le jugement de première instance. Comme l'avaient fait les juges de première instance, la cour d'appel écarta l'application de l'article 16-1 du Code civil et imposa le recours à la procédure de déclassement prévue à l'article L.451-5 du Code du patrimoine. Entre-temps, face à tant de divergence sur la question du statut des restes humains, un symposium sur le thème des «collections anatomiques aux objets de culte : conservation et exposition des restes humains dans les musées» fut organisé par le musée du quai Branly à Paris en février 2008 sur la demande de la ministre de la Culture. Il réunit de nombreux chercheurs d'horizons divers : des juristes, anthropologues, sociologues, philosophes venus du

monde entier, des représentants des communautés autochtones ainsi que des directeurs de musées européens, océaniens, américains et africains réfléchirent sur le bien-fondé ou non de la restitution des restes humains à leur communauté d'origine. Le débat mit en évidence la virulente confrontation des idées sur la question.

D'une part, pour les communautés autochtones, il apparaît comme vital, lorsqu'une communauté en fait la demande, de restituer la totalité des restes humains retenus dans les collections des musées afin que ces restes soient enterrés ou subissent un autre type de traitement rituel. D'autre part, pour de nombreux scientifiques, la restitution des restes

humains va à l'encontre de la recherche scientifique. Les restes humains sont, en effet, nécessaires pour comprendre l'évolution de l'espèce humaine et contribuent ainsi à l'avancée de la recherche et des progrès scientifiques dans le domaine médical notamment. S'est donc posée la question de savoir comment l'on pouvait concilier ces deux visions antithétiques et quelle était l'attitude à adopter face au problème de la restitution des restes humains.

La ville de Rouen, début 2008, considéra que la réponse au problème de la restitution des têtes maories consistait en l'adoption d'une loi portant sur le sujet. Catherine Morain-Desailly, adjointe au maire chargée de la culture et sénateur, prépara une proposition de loi pour autoriser la restitution par la France des têtes maories à la Nouvelle-Zélande. C'est précisément cette proposition de loi qui fut discutée le 29 juin 2009 au Sénat. Avec l'appui du nouveau ministre de la Culture, elle fut votée à l'unanimité par les sénateurs. Le texte sera discuté à l'Assemblée nationale cet automne.

LA ROCHELLE POUR LA RESTITUTION

Si le texte est voté, les têtes maories présentes à Rouen et à Paris regagneront pour toujours leur terre natale. Il en sera de même pour celle conservée dans les réserves du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. Ramenée par le naturaliste rochefortais René-Primevère Lesson qui avait embarqué le 11 août 1822 sur la corvette *La Coquille* pour le premier voyage dans le Pacifique de Dumont d'Urville, elle fut donnée par Lesson à l'école de médecine navale de Rochefort et intégra un siècle plus tard, en 1928, les collections du muséum de La Rochelle. Favorables à la restitution de la tête maorie, le maire, Maxime Bono, et le conservateur du muséum, Michèle Dunand, ont récemment affirmé qu'ils ne s'opposent en aucun cas à la restitution.

Un dénouement heureux s'annonce donc pour la communauté maorie, néanmoins l'adoption d'une loi de circonstance n'apparaît pas ou peu appropriée pour résoudre le problème du statut des restes humains exposés dans les musées. En effet, en adoptant une loi propre à la restitution des têtes maories, le législateur se contente d'une solution d'exception sans pour autant se confronter juridiquement à l'ensemble du problème que peut poser la restitution de certains restes humains considérés comme objets de collection. Désormais des chercheurs se penchent sur la question et des propositions commencent à émerger. Ainsi, Marie Cornu, directrice de recherche du CNRS et directrice du Centre d'études sur la coopération juridique internationale (Cecoji, Université de Poitiers UMR 6224), préconise de se concentrer davantage sur les modes alternatifs de règlement des litiges. Certaines formules négociées entre les communautés autochtones et les missions des musées comme tel fut le cas en Angleterre ainsi

Marie-Cécile Mancho est spécialisée en propriété intellectuelle. Doctorante à l'Université de Poitiers (Cecoji), allocataire de recherche de la Région Poitou-Charentes, elle effectue sa thèse sur le statut des biens culturels sacrés, sous la direction de Marie Cornu.





que d'autres formes d'arbitrage que le droit, utilement éclairé par le corpus de règles de déontologie, sont des voies à explorer.

Cette question du statut des restes humains est capitale et mérite une attention toute particulière surtout que d'autres sujets de réflexion apparaissent. Ainsi, qu'en est-il de l'utilisation des restes humains contemporains dans les œuvres d'art ? Cette question soulève l'indignation mais des centaines de milliers de visiteurs se sont rués vers l'exposition «Our Body, A corps ouvert, l'expo anatomique» de l'Allemand Gunther von Hagens, autrement surnommé le docteur de la mort. Cette exposition présentait de vrais corps, asiatiques, transformés à des fins artistiques et pédagogiques. Montrée en Europe et aux Etats-Unis, elle connut un énorme succès auprès du public mais fut heureusement interdite lors de sa présentation à Paris en avril dernier. En effet, la cour d'appel de Paris confirma, le 30 avril 2009, l'interdiction de l'exposition. Cependant, elle ne reprit pas les mêmes arguments que ceux retenus par le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris une semaine auparavant. La cour d'appel considéra que la protection et le respect du corps humain et les dépouilles mortelles n'excluaient pas l'utilisation de cadavres à des fins scientifiques ou pédagogiques et précisa, en l'espèce, que le diffuseur de

HYBRIDATION

Avec un humour ravageur, Andreas Dettloff stigmatise la société de consommation qui colonise la planète et la «disneylandisation» de la culture polynésienne. Ainsi la marque d'une célèbre boisson gazeuse se retrouve aussi bien dans la main d'un Pierre Loti, afin d'étancher une «soif tribale»,

que tatouée sur un faux crâne momifié. Ou bien un casse-tête marquisien U'u est orné d'une tête de Mickey... Des œuvres iconoclastes à découvrir au musée de Rochefort jusqu'au 31 décembre. Dans le catalogue de l'exposition, Claude Stéfani produit le témoignage des frères Lesson sur le trafic des têtes momifiées maories au XIX^e siècle.

l'exposition n'apportait pas la preuve de l'origine licite et non frauduleuse des corps litigieux et de l'existence de consentements autorisés. C'est par conséquent la provenance des corps qui fit polémique alors que le juge des référés, en première instance, s'était fondé sur d'autres arguments, moraux et éthiques. Ce dernier avait effectivement ordonné la fermeture de l'exposition dans la mesure où il avait considéré que les cadavres avaient leur place au cimetière et que la mise en scène des corps était contraire à la décence. Cette décision inédite fut soutenue par le ministère public qui, implicitement lors de l'audience d'appel, demanda la confirmation de l'interdiction. L'interdiction de cette exposition, qui se voulait pédagogique mais dont le créateur revendique sa qualité d'artiste, fut ainsi confirmée mais sur des fondements différents. La question reste donc ouverte. ■

En passant par le fort de Joux et le musée du Nouveau Monde de La Rochelle, Jean-Jacques Salgon évoque la figure de celui qui a conduit la révolte des esclaves de Saint-Domingue.

Sur les traces de Toussaint Louverture

Par Jean-Jacques Salgon

Des troupeaux de rennes ou d'aurochs ont dû jadis franchir cette cluse en quête de pâturages, si bien que l'on peut très bien imaginer que des chasseurs aurignaciens s'y sont postés, y ont même établi régulièrement leur campement, afin de pouvoir plus commodément s'emparer du précieux gibier.

Cette cluse est une saignée entre deux massifs de calcaire, à l'orée des monts du Jura, tout près de Pontarlier. Quoique naturelle, on la dirait conçue par un dieu spécialisé dans l'aménagement du territoire, un dieu qui aurait cherché par cette œuvre à rendre un service pérenne aux humains en commençant par favoriser leurs chasses, puis en leur permettant par la suite de faire passer plus commodément leurs armées, leurs voitures et leurs trains. Sur les deux sommets qui dominant cette cluse au fond de laquelle s'est établi le petit bourg de La Cluze-Mijoux, ont été édifiés deux forts, celui de Malher au nord, celui de Joux au sud.

C'est dans celui de Joux qu'est mort le 7 avril 1803, après neuf mois de captivité, Toussaint Louverture, l'homme qui pendant onze années avait brandi le flambeau de la liberté par-dessus mornes vaux et plaines, sur l'île de Saint-Domingue. Il avait soixante ans.

Né esclave sur la plantation Bréda, propriété du comte de Noé, à deux pas du Cap Français, cet homme descendait d'une lignée royale du Dahomey¹. Il était noir et il avait le sang bleu. C'est sans doute son parrain, Pierre Baptiste, dont on dit qu'il avait servi chez les jésuites, qui lui avait appris à lire. Toujours est-il qu'il avait lu *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* où l'abbé Raynal avait prophétisé sa venue : «Où est-il ce grand homme à qui la nature sera redevable de ses enfants vexés, opprimés, tourmentés ? Où est-il ? Il surgira, n'en doutons pas...»

On l'avait prénommé François-Dominique, scellant ainsi au cœur de son identité le lien qui l'unirait toute sa vie à la France et à Saint-Domingue. Le gérant de la plantation Bréda, son maître au nom prédestiné, Bayon de Libertat, l'avait affranchi. Plus tard, la Révolution française était venue le cueillir sur son cheval pour arracher de son drapeau la fleur de lys des Bourbons sous laquelle s'était enrôlée l'armée des esclaves en révolte. La République française l'avait soustrait au Royaume d'Espagne. Toute sa vie, il l'avait vouée à ce double combat : l'émancipation du peuple noir et la prospérité de son île. Jusqu'à la fin de sa vie, il était resté attaché à la France, celle des droits de l'homme, de l'abolition de l'esclavage, de Condorcet et de l'abbé Grégoire, refusant certaines avances de l'Angleterre ou les habits chamarrés que lui offrait l'Espagne. Contrairement à Dessalines et à nombre de ses condisciples, il n'avait jamais été assoiffé de sang ni de vengeance. Jamais il n'avait crié «mort aux Blancs».

Au terme de dix années de combats et de diplomatie, à la tête d'une armée de 30 000 soldats composée d'anciens esclaves mais aussi de mulâtres et de Blancs, Toussaint avait chassé les Anglais et les Espagnols, vaincu les armées du mulâtre Rigaud, rétabli la paix civile et l'économie des plantations, promulgué une Constitution qui confirmait l'abolition de l'esclavage sur tout le territoire de Saint-Domingue et où il était dit à l'article 4 : «Tout homme, quelle que soit sa couleur, y est admissible à tous les emplois.»

Cet homme droit et humain, au lieu de le confirmer dans sa fonction de gouverneur de la colonie de Saint-Domingue, Napoléon, prenant le prétexte de cette constitution qui pouvait passer pour un acte d'indépendance, mais en réalité cédant aux pressions des planteurs blancs qui voulaient rétablir l'esclavage, choisit

1- Jacques de Cauna, *Toussaint Louverture et l'indépendance d'Haïti*, Karthala, 2004.

2- Pièce en argent de quatre sols.



de lui opposer 23 000 soldats de l'armée d'Égypte et de le faire arrêter ignominieusement.

Dans ce cachot du fort de Joux que l'on visite aujourd'hui accompagné d'un guide, celui qui n'avait pensé qu'au salut de son peuple, avait été traité comme le pire des délinquants. Il avait subi tous les outrages. On lui avait tout pris, son serviteur Mars-Plaisir renvoyé vers une prison de Nantes, son costume de général qu'il n'avait pas quitté depuis sa capture, le petit sac de toile contenant les neuf quadruples² que sa femme

Suzanne avait empruntés à des négociants et lui avait remis le jour de leur séparation à Brest, tous ses papiers «écrits et non écrits», et les trois lettres qu'il conservait sur lui, celle du général Leclerc, celle du général Brunet et celle de Pesquidoux, toutes trois écrites au moment de son arrestation et dont il s'imaginait pouvoir faire usage pour sa défense le jour de son procès. Il ne voyait que l'officier de garde qui n'avait pas le droit de lui parler et qui venait chaque matin porter sa nourriture de la journée et vider sa chaise percée. Il mangeait

Portrait de Toussaint Louverture, lithographie de Delpech d'après Nicolas-Eustache Maurin (Perpignan, 1799- Paris, 1850) (dépôt du musée du quai Branly). Musée du Nouveau Monde, La Rochelle.

Monument à la mémoire de Toussaint
Louverture au fort de Joux.



J.-J. Salgon

froid et toute la journée il grelottait de froid. On avait obstrué l'unique fenêtre par un mur de briques, ne laissant qu'une fente de quelques centimètres pour qu'un peu de lumière pénètre. Dans cette pénombre perpétuelle, au cœur de ce Jura vitrifié par l'hiver, il devait penser aux paysages éblouissants de son pays. Toujours en vue de son futur procès, il avait dicté ses mémoires et les avait remises à un certain Caffarelli, général envoyé par Napoléon pour tenter de lui extorquer un aveu de trahison et savoir où il avait enterré un supposé trésor.

Abandonné de tous, malade, tremblant de fièvre, il y avait cependant reçu un jour la visite d'un juste : alors que le commandant du fort écrivait au ministre de la Marine : «La composition des nègres ne ressemblant en rien à celles des Européens, je me dispense de lui donner ni médecin ni chirurgien qui lui seraient inutiles...», un homme, Claude-Ignace Dormoy, prêtre défroqué, ancien professeur de physique, ancien lazariste, ancien jacobin, au risque de s'attirer lui aussi la prison, avait réussi à se faire ouvrir la porte du cachot pour venir un temps lui prêter assistance.

Aujourd'hui le cachot reçoit de nombreux visiteurs. Beaucoup viennent d'Haïti ou des Antilles et pour certains, selon le guide, c'est l'occasion d'étranges rituels qui font penser au Vaudou. Une dame est saisie de transe, un homme répand discrètement du rhum sur le sol, un autre prononce des phrases incantatoires. En contrebas du fort, on a construit un mémorial, une stèle posée sur le flanc de la butte, parmi les vertes pâtures où courent les chamois. Nul ne sait vraiment ce que sont devenus les restes de cet homme illustre bafoué par Napoléon mais loué par Schoelcher, Lamartine et Wendel Phillips. On sait toutefois qu'à sa mort il fut enterré dans le sol d'une chapelle qui depuis la Révolution servait de magasin au génie. Cette chapelle fut détruite en 1879, lors des travaux d'aménagement ordonnés par le futur maréchal Joffre, et la terre du sol fut alors employée comme remblai pour les nouvelles fortifications. Cette ultime sépulture involontaire n'aurait du reste peut-être pas déplu à celui qui fut un temps gé-

néral en chef des armées françaises de Saint-Domingue et dit-on, aussi, un extraordinaire stratège. Le fort de Joux est somme toute le lointain cousin de celui de la Crête-à-Pierrot qui fut le siège d'une résistance mémorable des troupes de Toussaint sur celles de Leclerc. En 1982, à la demande du gouvernement haïtien, une pelletée de terre a été prélevée sur les talus du fort de Joux et transférée à titre symbolique en Haïti.

Passer directement du fort de Joux à La Rochelle peut paraître un peu abrupt. Pourtant, rue Fleuriau, il y a l'hôtel de Fleuriau et l'on ne s'est guère éloigné de Saint-Domingue. C'est ce qu'illustre bien l'histoire de celui qui donna son nom à l'édifice :

Aimé-Benjamin Fleuriau naquit en 1709 dans une famille de riches commerçants protestants qui, par ses alliances et ses affaires, était liée aux grands noms de la traite rochelaise, les Admyrauld, les Rasteau, les Seignette, les Belin. À l'âge de vingt ans, alors que son père venait de mourir ruiné (son entreprise rochelaise de raffinerie de sucre ayant tout juste fait faillite), il s'embarqua pour Saint-Domingue afin d'y rejoindre l'habitation sucrière que son oncle Paul administrait à Montrouis, près de Port-au-Prince, et dans laquelle travaillaient 150 esclaves. À trente ans, il s'établit comme négociant-commissionnaire à la Croix-des-Bouquets, plaine de Cul-de-Sac. Il vivait alors en concubinage avec Jeanne, l'une de ses esclaves qu'il avait fait affranchir, et dont il aurait huit enfants naturels qui ne porteraient son nom que bien après la Révolution. En 1739, c'est lui qui s'occupa d'organiser la vente des 306 esclaves débarqués de l'*Aimable Suzanne* et des 452 autres livrés par le *Télémaque*, deux navires affrétés par des armateurs rochelais. A quarante ans, il avait gagné suffisamment d'argent pour s'être rendu lui-même propriétaire d'une plantation à Bellevue et de plusieurs immeubles de rapport à Port-au-Prince. À cinquante ans, il revint s'installer à La Rochelle sans sa famille mulâtre. Les biens qu'il avait acquis lui assuraient alors une rente de plus de 100 000 livres par an. Il se maria, il acheta encore des immeubles dans le centre de La Rochelle, des terres, des marais salants, et en 1772 devint propriétaire de l'hôtel particulier qui porte aujourd'hui son nom.

CHEZ FLEURIAU DE BELLEVUE, À LA ROCHELLE

Cette extraordinaire ascension se devait d'être couronnée par un anoblissement qu'il finit par obtenir en 1777, grâce à ses relations, sous la forme d'une charge anoblissante à la deuxième génération. Cette procédure n'avait pas les faveurs de la vieille aristocratie qui l'appelait la «savonnette à vilains».

Lorsque, la même année, la mort vint le cueillir dans ses draps de satin, il savait donc que ses enfants légitimes pourraient se faire appeler Fleuriau de Bellevue ou Fleuriau de Touchelougue et quant à lui, il portait déjà «d'argent à la fasce de sinople accompagné en chef d'une rose de gueule». Il laissait à ses héritiers une fortune de plus de quatre millions de livres et ce bel hôtel particulier dont le mobilier se composait de «tapisseries de Flandres et d'indienne, lits à la Duchesse, fauteuils, tables et chaises Louis XV, guéridons, vaisseliers, secrétaires, lustres, porcelaines, pendules...»³

Vers la même époque, à Saint-Domingue, on était contraint d'importer chaque année 30 000 esclaves pour maintenir stable une



Le Saladier aux esclaves (1785) en faïence de Nevers, une des pièces majeures du musée du Nouveau Monde à La Rochelle, évoque les esclaves bêchant, sous la surveillance du contremaître blanc, tandis que dans la partie supérieure on voit peut-être la raffinerie, et dans la partie inférieure les cases et un homme subissant le fouet.

population de plus de 500 000 esclaves qui mouraient d'épuisement, de maladie et de malnutrition. Selon les mots d'Antoine Métral⁴ «quinze mille cadavres semés chaque année dans l'océan, et dont la plupart flottaient sur les rivages des deux mondes, marquaient la route sanglante et funèbre de la traite».

Aujourd'hui, l'hôtel de Fleuriau abrite le musée du Nouveau Monde. Une salle est consacrée aux relations avec l'île de Saint-Domingue. Parmi les peintures, gravures, objets qui y sont exposés, on trouve cette assiette sortie d'un atelier de faïences de Nevers en 1785 et dont on peut être donc sûr que monsieur Fleuriau de Touchelonge n'a pas eu l'occasion de faire usage. C'est bien dommage.

Tout en dégustant un velouté aux asperges ou une bisque de homard, il aurait pu en effet découvrir sous sa cuillère de vermeil une sorte de bande dessinée montrant une théorie d'esclaves se rendant joyeusement à leur travail en brandissant leurs pioches, tandis qu'un commandeur blanc les menace de sa chicotte et qu'un mauvais coucheur, qui refuse de s'associer à la liesse générale, reçoit de la part d'un nègre à chapeau de cow-boy une volée de coups de fouet. En dessous de l'image figure cette mention : «VIVE LE BEAU TRAVAILLE DES ILLES DE L'AMÉRIQUE».

Le 10 mai 2006, on a apposé une plaque sur la façade de l'hôtel qui en fait un «lieu de mémoire de l'esclavage». En redescendant l'escalier monumental de l'hôtel Fleuriau, et tout en se souvenant du cachot du fort de Joux, on se prend à rêver qu'il y ait un jour, à La Rochelle, et en dépit de ce dont cette belle ville eût à pâtir des «événements» de Saint-Domingue, une rue Toussaint-Louverture. ■

3- Jacques de Cauna. *Au temps des îles à sucre - histoire d'une plantation de Saint-Domingue au XVIII^e siècle*. Karthala. 1987.

4- Antoine Métral. *Histoire de l'expédition des Français à Saint-Domingue sous le consulat de Napoléon Bonaparte*. Paris. 1825.

Le maïs, *la pomme de terre* et le lama

La chronique de Felipe Guaman Poma de Ayala, achevée à Lima vers 1615 par un Indien christianisé, décrit la place importante assignée à certains aliments dans la culture des Incas.

Par **Audrey Prévôtel**

En 1908, Richard Pietschmann découvre à la Bibliothèque royale de Copenhague un manuscrit illustré de 1 200 pages, rédigé principalement en espagnol. L'auteur est un Indien péruvien chrétien, Felipe Guaman Poma de Ayala, qui aurait passé trente ans de sa vie à rédiger sa chronique. Il l'aurait terminée en 1615. L'ouvrage, adressé au roi d'Espagne Philippe III, ne serait jamais arrivé dans les mains du monarque : il se serait retrouvé à Copenhague par le biais de collectionneurs danois.

Aujourd'hui encore, les chercheurs ne savent que peu de choses sur Guaman Poma. Son nom possède une composante indigène (*Guaman* : le faucon ; *Poma* : le puma) ainsi qu'une composante espagnole (Felipe, de Ayala). Selon l'auteur lui-même, son grand-père Guaman Chahua, aurait été la «deuxième personne de l'Inca», c'est-à-dire le vice-roi. Puis son père Guaman Malqui, à son tour «deuxième personne de l'Inca», aurait rendu de nombreux services à la Couronne d'Espagne. Il aurait sauvé la vie d'un capitaine espagnol qui lui aurait alors permis de prendre son nom. Selon Guaman Poma, sa mère, Curi Ocllo, était une princesse incaïque. Il avait un demi-frère, Martín de Ayala, un religieux vertueux qui lui a enseigné l'écriture, la lecture ainsi que la religion chrétienne. Après avoir été éduqué à Huamanga (actuelle ville d'Ayacucho),

on retrouve Guaman Poma vers la fin du xvi^e siècle au service de l'Espagnol Cristóbal de Albornoz. Il était son interprète, dans la province de Huamanga et à Cuzco¹. Dans les années 1580, il semble qu'il se trouvait à Lima, toujours avec Albornoz, où il aurait peut-être été traducteur lors du troisième Concile de Lima (1582-1583). Toutefois, Guaman Poma n'était pas apprécié des Espagnols : il avait quelques disciples auxquels il enseignait la lecture et l'écriture puisqu'il avait bien compris que c'était là le seul moyen de défendre les Indiens. Il fut limogé à plusieurs reprises. Après quelques désillusions, Guaman Poma serait finalement revenu à Lima en 1614 afin de remettre son manuscrit au vice-roi pour que celui-ci l'envoie au roi d'Espagne. Il serait mort à Lima en 1615 ou peu après.

L'HISTOIRE DU PÉROU PRÉHISPANIQUE DANS UNE PERSPECTIVE INDIGÈNE

Son ouvrage est composé de trois parties : le récit du passé préhispanique, la conquête espagnole et la société coloniale. C'est une des rares sources indigènes à notre disposition puisque les Incas n'avaient pas d'écriture et transmettaient leur passé par la tradition orale². L'ouvrage de Guaman Poma est une source unique. Elle retrace l'histoire du Pérou préhispanique dans une perspective indigène.

Cette chronique regroupe des thèmes divers et variés : histoire biblique, biographies, descriptions de villes, etc. Dans deux calendriers, l'auteur fait allusion aux plantes et aux animaux. Le premier, correspondant à la période inca, décrit les rites religieux, tandis que le calendrier de la période coloniale concerne la vie quotidienne des indigènes, principalement dans le domaine agricole. Dans le calendrier inca, on remarque que les éléments prépondérants dans les sacrifices sont le maïs, la

1. Cuzco était l'ancienne capitale inca, située au centre de l'Empire.

2. A l'heure actuelle, on ne connaît que trois ouvrages écrits par des Indiens : celui de Guaman Poma, celui de Titu Cussi Yupanqui et celui de Santacruz Pachacuti Yamqui.

3. L'Inca est le souverain, le roi.

pomme de terre et le lama. Ce dernier était sacrifié lors de grandes occasions, en fonction de sa couleur. Chez les Incas, l'aliment avait une valeur sociale. Si la pomme de terre était considérée comme un aliment populaire au même titre que le poisson et le *cuy* (ou cochon d'inde), la viande de lama, quant à elle, n'était accessible qu'aux Incas³.

LA COCA ET LA CHICHA

Guaman Poma nous explique également que chez certains Indiens, la coca était un élément d'adoration : les Indiens de l'*Andesuyu* (partie est de l'empire inca) «adoraient les arbres de la coca qu'ils mangeaient, et ils les appelaient *cocamama* [la coca mère], ils embrassaient [la coca] et ensuite ils la mettaient dans leur bouche». De même, la *chicha* (boisson alcoolisée à base de maïs fermenté) était un élément très présent dans les rites incas. Guaman Poma nous dit par exemple que des «sorciers prenaient de la graisse de lama et de serpent et de puma et d'autres animaux, et du maïs et du sang et de la *chicha* et de la coca et ils brûlaient cela et ils faisaient parler les démons dans le feu».

Le maïs était, en plus d'un aliment de base, la plante cérémonielle par excellence, suscitant des superstitions : «Lorsqu'ils récoltent les épis de maïs ou les pommes de terre [*papa*] qui vont par deux, jumelés, ou [des éléments] beaucoup plus grands que les autres, [les sorciers] disent tous que c'est un très mauvais présage.»

Aliments et objets de culte, la coca, le lama ainsi que le maïs et ses dérivés étaient donc des éléments incontournables de la culture indigène péruvienne. L'aliment était si fondamental dans la culture inca que les Indiens donnaient à manger à leurs morts : «Ils sortent les défunts de leurs cryptes qu'ils appellent des *pucullo*, et ils leur donnent à manger et à boire, et ils leur mettent leurs plus beaux habits [...] et ensuite ils les remettent dans leurs *pucullo* en leur donnant leur nourriture.»

Le nom de *chicha* correspond aujourd'hui aux variétés traditionnelles de boissons alcoolisées dérivées de la fermentation du maïs, qui viennent des Andes. Au travers du texte de Guaman Poma, nous constatons que cette boisson existait avant l'arrivée des Espagnols. Elle faisait et fait toujours partie intégrante de la culture indigène. Très répandue aujourd'hui, souvent faite de façon artisanale, elle contient peu d'alcool. Les points de vue diffèrent sur son étymologie : selon la Real Academia Española, le mot *chicha* vient d'un mot aborigène du Panama (*chichab*) qui signifie *maïs*. Pour d'autres, *chicha* viendrait du nahuatl⁴ *chichiatl* qui signifie *eau fermentée*. À l'origine, on obtenait la *chicha* en mastiquant puis en crachant les grains de maïs récemment récoltés dans un récipient en terre cuite. Les enzymes présentes dans la salive transformaient l'amidon du maïs en sucre, qui fermentait sous l'action des bactéries. Une fois le récipient plein, on le fermait hermétiquement et on le laissait reposer à l'ombre pendant quelques semaines. La *chicha* fermentée, on la

Pommes de terre cultivées et présentées à Pazos (Huancavelica, Pérou, 3 860 m d'altitude) en 2008, lors du XVIII^e festival des *papas* originaires de cette ville. Ces images sont tirées du site Internet d'un club de science et de journalisme scolaire péruvien nommé Inkarry, l'Inca-Roi. Pomme de terre jaune tigrée noir : *masua sang* du Christ ; pomme de terre rouge : *oca* rouge ; pomme de terre ronde et jaune : *olluco* jaune.



4. Le nahuatl est une langue indigène parlée au Mexique, notamment par les Aztèques au moment de l'arrivée des Espagnols.

5. Le quechua désigne une langue dont de nombreuses variétés dialectales s'étendent de la Colombie à l'Argentine. Elle est antérieure aux Incas et encore parlée de nos jours.

filtrait et on la mettait en pichet. Elle pouvait alors être consommée. Ce procédé est encore utilisé aujourd'hui dans le Sud du Pérou et en Bolivie.

L'arrivée des Espagnols bouleversa les habitudes agricoles et alimentaires des indigènes. Les Européens imposèrent rapidement de nouveaux modèles religieux, économiques et sociaux. Dans son second calendrier, Guaman Poma déplore que les Indiens n'aient pas le temps d'être évangélisés ni de cultiver, du fait des rythmes de travail imposés par les Espagnols. Or, l'activité agricole est la source de la vie mais c'est aussi, pour Guaman Poma, l'essence de l'homme indien, sa culture, l'aliment phare étant le maïs. C'était une plante tellement indigène que les Espagnols considéraient qu'elle ne pouvait nourrir que les animaux et les Indiens.

GRANDE VARIÉTÉ DE TUBERCULES : OCA, OLLOCO, MASWA, CAPO PAPA

Dans le calendrier colonial, Guaman Poma décrit les activités agricoles qui correspondent aux différents mois. Il nous en apprend un peu plus sur les variétés de pommes de terre, dont certaines existent encore. Dans une phrase, il nous fait comprendre qu'il existait de très nombreuses variétés de pommes de terre : pour le mois de janvier, l'auteur parle du «maïs, de la pomme de terre, *oca*, *olloco*, *masua*, *capo papa*».

Oca est un type de tubercule connu aujourd'hui sous le nom de *oca* du Pérou, *oxalis* ou *truffette acide*, mesurant de 3 à 5 cm, produit essentiellement en Amérique du Sud.

Olloco est aujourd'hui appelé *Ullucus tuberosus*, tubercule au léger goût de noisette. Il fut introduit en Europe à plusieurs reprises, mais tous les essais de culture ont échoué car la formation des tubercules est très

dépendante de la longueur du jour, constante dans les régions tropicales.

Ces tubercules peuvent se conserver plusieurs années et les feuilles sont consommées en épinards.

La *masua* correspond aujourd'hui au *Tropaeolum tuberosum*. Il s'agit d'une capucine tubéreuse cultivée dans les Andes pour son tubercule comestible. La popularité de cette plante est limitée en raison de son goût puissant et de sa réputation d'anaphrodisiaque. Le chroniqueur espagnol Cobo rapporte que les empereurs incas faisaient consommer des capucines tubéreuses à leurs soldats afin qu'ils n'aient plus leur femme en tête.

Enfin, Guaman Poma évoque les *capo papa*. Cependant, les traducteurs du texte quechua⁵ ne peuvent

que supposer qu'il s'agit d'une variété de pomme de terre. Aujourd'hui, on ignore de quelle espèce il s'agit. Elle est peut-être connue sous un autre nom. Toutefois, il est plus vraisemblable qu'elle ait disparu.

Il convient d'évoquer l'aspect «social» de la pomme de terre. Comme le signale l'auteur, les *papas* étaient plantées au mois de décembre par les Indiennes : la pomme de terre était associée à la féminité. Lorsque Guaman Poma illustre la plantation des *papas*, l'image est suggestive : le *taqui chaquitacla* ou «bâton andin» est un évident symbole phallique qui pénètre la terre-



Illustration du mois de décembre dans le calendrier colonial de Guaman Poma : la plantation de la *papa*.

mère, la *pachamama*. En 1492, les Européens ont donc découvert une nature luxuriante, inconnue et parfois hostile. Ils découvrirent également une nouvelle alimentation très lourde de sens qu'ils n'adoptèrent qu'en partie. Si de nombreuses variétés de maïs et de pomme de terre ont aujourd'hui disparu, l'ouvrage de Guaman Poma reste l'une des rares chroniques à offrir des listes de noms quechuas des aliments. Avec la découverte de l'Amérique s'est produit un «choc des cultures» de même qu'un «choc des biodiversités». ■

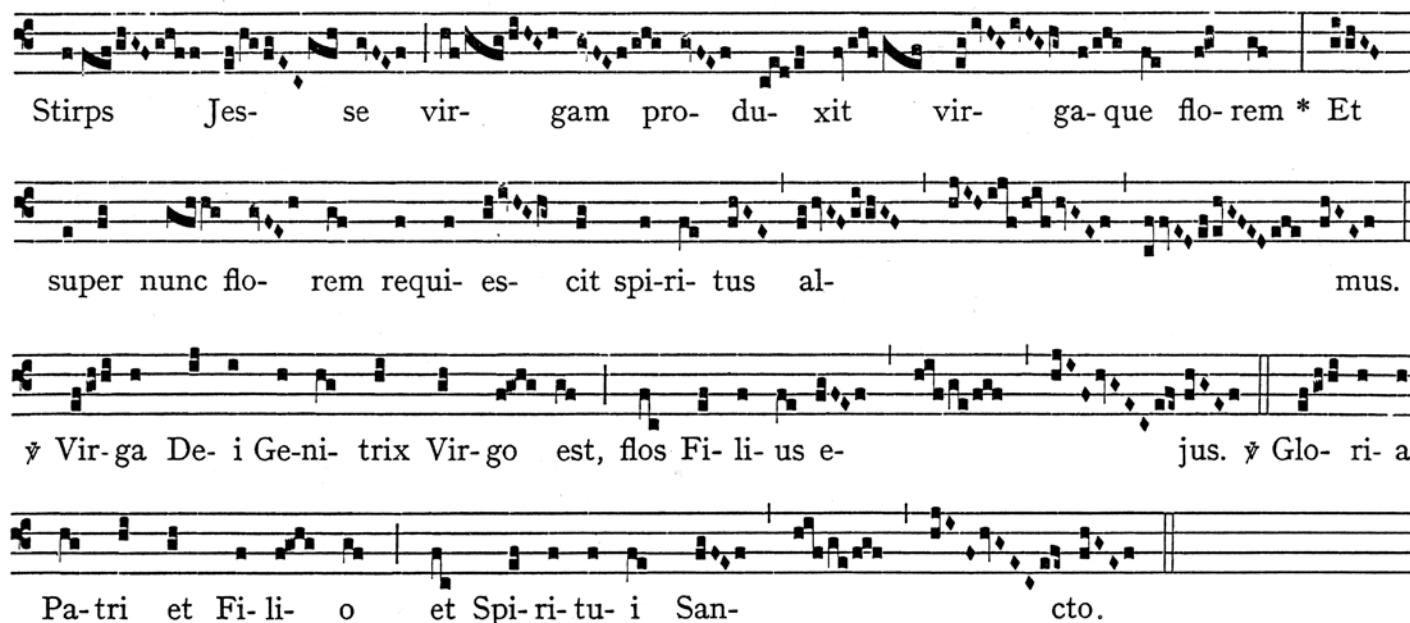
LE MAÏS, 8 000 ANS D'HISTOIRE

Yves Barrière, chercheur à l'Inra (Lusignan), raconte l'histoire du maïs, des premières cultures Incas de téosinte aux variétés hybrides modernes, dans l'entretien publié par *L'Actualité* en janvier 2009 (n° 79).

Audrey Prévôt est doctorante à l'Université de Poitiers, allocataire de recherche de la Région Poitou-Charentes. Elle effectue sa thèse sur la chronique de Guaman Poma (Pérou, 1615), sous la direction de Jean-Philippe Husson (Centre de recherches latino-américaines).



Olivier Richet



Une métaphore qui met en lumière la complexité des relations
entre profane et sacré au Moyen Age.

Par Margaret Dobby

Le motet *et l'arbre de Jessé*

L'église romane Notre-Dame-la-Grande de Poitiers est un magnifique vestige de notre passé. Pourtant, peu de Poitevins connaissent les représentations sculptées sur sa façade. Si le visiteur s'y attarde, il reconnaîtra plusieurs personnages dans la frise située au-dessus du portail. En partant de la gauche, il distinguera Adam et Ève, Nabuchodonosor, le roi de Babylone, puis, les prophètes Daniel, Moïse, Isaïe et Jérémie, et une représentation de l'Annonciation, avec Marie et l'archange Gabriel. Cependant, le personnage situé juste à leur droite peut paraître surprenant. Un homme tient dans ses mains quelques branches sortant de sa tête. De ces trois branches, celle située au centre donne naissance à une fleur sur laquelle repose une colombe. Cette sculpture énigmatique renvoie dans toute l'Europe médiévale à un thème extrêmement répandu dans tous les arts et notamment dans la musique :

l'arbre de Jessé. Ce personnage, malheureusement très abîmé, est donc une représentation de Jessé, père du roi David.

Nous verrons donc la signification de cette représentation et comment ce thème a été traduit en musique.

MÉTAPHORE VÉGÉTALE

Le thème de l'arbre de Jessé est en réalité une interprétation d'un passage de l'Ancien Testament et plus particulièrement d'un extrait de la prophétie d'Isaïe (XI, 1-2) qui annonce la venue du Sauveur, descendant de Jessé et du roi David :

Un rejeton sort de la souche de Jessé, un surgeon pousse de ses racines : sur lui repose l'esprit de Yahvé, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété.

L'image végétale sert donc ici de métaphore pour évoquer la généalogie royale du Sauveur. Cependant,

puisque Isaïe est un prophète de l'Ancien Testament, il ne pouvait désigner le Sauveur comme étant Jésus. Seuls les commentateurs médiévaux chrétiens à l'instar de Fulbert de Chartres ont considéré cette prophétie comme désignant le Christ et le surgeon ou la branche comme étant la Vierge. Ils ont entendu les mots du prophète comme une annonce de la naissance du mystère de l'Incarnation de Dieu en Marie et de la Nativité du Christ. Jessé serait donc un lointain ancêtre de la Vierge, choisie par Dieu et qui a elle-même donné naissance au Christ. Sur la façade de Notre-Dame-la-Grande, cette élection par Yahvé est symbolisée par la colombe qui représente l'Esprit Saint.

Ce thème équivaut alors à un acte de foi pour les chrétiens puisqu'il souligne les convictions fondamentales de leur religion et les différences qui existent vis-à-vis des croyances juives. Jésus-Christ est le Sauveur né d'une vierge, elle-même mère et fille de son fils. En effet, Dieu, le Père de toute l'humanité, s'est fait homme en Jésus pour sauver le monde : il est donc le père de Marie en même temps que son fils.

LES ŒUVRES ICONOGRAPHIQUES AUTOUR DE L'ARBRE DE JESSÉ

Cette métaphore végétale a donc inspiré de nombreux artistes depuis le XI^e siècle jusqu'à la fin du Moyen Âge et même jusqu'au XVI^e siècle. Les arbres de Jessé sont en effet extrêmement répandus dans les enluminures des manuscrits, les vitraux, les gravures, les sculptures, les peintures murales, les tapisseries, etc. Une des représentations les plus connues de cet arbre se trouve par exemple sur l'un des vitraux de la cathédrale Notre-Dame de Chartres.

Dans ces images, Jessé est le plus souvent endormi et l'arbre sort de ses reins. Parfois, la représentation végétale est plus complexe et les rois de l'Ancien Testament y sont représentés. Cependant, l'arbre quelle

que soit sa forme se termine presque toujours par une représentation de la Vierge à l'enfant placée au sommet. L'arbre de Jessé met ainsi l'accent sur la Vierge. Il souligne alors, parmi d'autres significations, l'idée de parenté, de la parenté charnelle de Jessé vers la parenté spirituelle de la Vierge. Comme l'explique George Rupilio dans *Marie. Le culte de la Vierge dans la société médiévale*, Marie, mère et fille de son fils, transcende l'ordre de la parenté naturelle et stimule la réflexion généalogique. L'accent sur la Vierge à travers la figure de l'arbre de Jessé permet donc de souligner et de valoriser cette parenté spirituelle.

UNE HISTOIRE MUSICALE TRÈS RICHE

C'est sans doute depuis le don de la relique du voile de la Vierge par Charles le Chauve en 876 que le culte de Marie occupait une place particulière à Chartres. L'histoire musicale de l'arbre de Jessé y est en effet particulièrement florissante et débute au XI^e siècle. Fulbert, élu évêque de cette ville en 1006, aurait été sauvé d'une très grave maladie par la Vierge. Il aurait alors composé en son honneur trois pièces musicales, trois répons pour les matines de la fête de la Nativité : *Stirps Jesse*, *Ad nutum* et *Solem justitiae*. La fête de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre, revêtait donc, à Chartres, une importance exceptionnelle puisqu'elle coïncidait avec la fête patronale de la cathédrale.

La pièce qui nous intéresse ici est le répons *Stirps Jesse* qui fait explicitement référence à la prophétie d'Isaïe : *La racine de Jessé a produit une tige, et la tige une fleur,*

et sur cette fleur l'Esprit divin s'est reposé.

La Vierge mère de Dieu est la tige, la fleur est son Fils. Seul le commentaire de Fulbert fait référence à une fleur sur laquelle s'est posé l'Esprit divin comme représentée sur la façade de l'église de Poitiers. Cette sculpture s'inspire donc plus des gloses que de la prophétie d'Isaïe. La métaphore s'est en effet enrichie par rapport au texte biblique. La souche représente Jessé, qui a donné naissance à une branche, la Vierge, et qui a elle-même donné naissance à une fleur, le Christ.

SUCCÈS D'UNE MÉLODIE

Ce magnifique répons a été repris de très nombreuses fois dans toute l'Europe pour célébrer l'une ou l'ensemble des fêtes dédiées à la Vierge. Au XIII^e siècle, il était encore chanté à la cathédrale Notre-Dame de Paris. Pourtant, le succès de ce répons vient sans doute également de sa mélodie. Dès le XI^e siècle, elle a été tropée, c'est-à-dire qu'on a conservé la mélodie mais chantée sur de nouvelles paroles. Pierre le Vénérable, abbé de 1122 à 1156, a en effet instauré à Cluny le chant du *Benedicamus Domino* sur la fin du répons *Stirps Jesse*, c'est-à-dire sur le mélisme de *Flos filius eius* aux premières vêpres des cinq principales fêtes de l'année. Pour les chrétiens, ces célébrations regroupent Pâques, Noël, la Pentecôte, la Saint-Pierre et l'Assomption alors que dans les autres abbayes, le *Benedicamus Domino* était le plus souvent chanté sur un *Kyrie* de la messe. Pierre le Vénérable est donc responsable du trope de ce mélisme à Cluny mais aussi dans toutes les abbayes et prieurés affiliés.

Cette mélodie si caractéristique du *Stirps Jesse* a alors rapidement servi aux premières polyphonies. Comme le montre Richard Hoppin, l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, réformée au XII^e siècle pour devenir une abbaye clunisienne, est la première à adapter à cette

Margaret Dobby est doctorante à l'Université de Poitiers, allocataire de recherche de la Région Poitou-Charentes. Sa thèse de musicologie au CESCUM porte sur «Le motet et l'arbre de Jessé au XIII^e siècle», sous la direction d'Olivier Cullin.



même époque le *Benedicamus Domino* clunisien à deux voix. Puis, cette mélodie a été utilisée comme fondement pour la composition de magnifiques polyphonies à Notre-Dame de Paris au XII^e siècle.

AMOUR SACRÉ ET AMOUR PROFANE

Aux XIII^e et XIV^e siècles, cette mélodie est également utilisée comme base pour la composition des motets. Ces derniers sont des pièces polyphoniques fondées sur une teneur, c'est-à-dire une mélodie empruntée le plus souvent au plain-chant, et dont chaque voix est chantée sur un texte distinct parfois même dans des langues différentes et dans des registres divers qu'ils soient profanes ou sacrés. Ces pièces étaient sans doute composées par des clercs plutôt dans le Nord de la France et autour de Paris.

Les motets basés sur les teneurs issues du répons attribué à Fulbert sont fondés le plus souvent sur une partie du verset de cette pièce à savoir sur *Flos Filius eius*, la fleur est son Fils, ou sur *eius* qui fait référence à Marie. Par l'emploi de cette teneur, ces pièces se réfèrent donc au Christ (*flos*) mais également à la Vierge (*eius*).

Cependant, sur cette mélodie, de très nombreux compositeurs ont ajouté des chants dont les personnages sont des bergers ou des bergères, les plus connus étant Marion et Robin. Ces pièces évoquent ainsi la nature dans un registre de pastourelle, lieu propice aux amours.

Ce qui est extrêmement surprenant et intéressant pour nous, lecteurs modernes, c'est cette association d'un thème religieux (la relation entre la Vierge et son Fils) à un thème qui ne l'est pas (les amours entre un berger et une bergère).

D'autres exemples existent. Certains motets associent la teneur *Flos Filius eius* à des textes dans le registre de l'amour courtois. Michel Zink rappelle que la *fin'amor* est une création littéraire fondée sur une ascèse, celle de la soumission sans restriction à la volonté de la femme aimée, la dame, dont l'amant se veut le vassal. Ces chants débutent alors souvent par une évocation de la nature (une reverdie) pour invoquer les sentiments du locuteur dans la droite ligne des troubadours et des trouvères. L'évocation du printemps amène ainsi le locuteur à se rappeler son envie d'aimer ou, au contraire, le pousse à se remémorer sa souffrance causée par une Dame qui le rejette. Parfois, certains motets vont plus loin et effectuent une fusion des registres profanes et sacrés

autour de l'amour sous toutes ses formes. C'est le cas du motet *Plus bele que flor / Quant revient et fueille et flor / L'autrier joer m'en alai / FLOS FILIUS EJUS*. Cette pièce est basée sur la dernière partie du répons attribué à Fulbert de Chartres qui évoque la relation entre la Vierge et son Fils. La deuxième voix (*L'autrier joer m'en alai*) est une narration sur la rencontre d'une femme dans un verger dans le registre de la pastourelle. Le locuteur de la troisième voix (*Quant revient et fueille et flor*) loue, après une reverdie, sa dame et l'amour dans un registre courtois. Cette voix présente une vision plus morale par rapport à la deuxième. Quant au texte de la quatrième voix, c'est un acte de foi envers la Vierge mais toujours dans un registre courtois. Ces quatre voix approfondissent donc le même thème de l'amour de la Dame sans opposition de profane et de sacré.

L'utilisation du mot fleur souligne alors les différents registres utilisés. Chacun des textes réinterprète ce mot dans un contexte différent. Comme l'explique Olivier Cullin, la teneur utilise le mot *flos* comme métaphore végétale pour désigner le Christ, la deuxième et la troisième voix, au sens littéral dans un contexte séculier non dévotionnel et la quatrième, dans un contexte religieux. Dans cette dernière voix, le mot fleur désigne non plus le Christ mais la Vierge comme la fleur de paradis.

Le Moyen Âge est une période extrêmement complexe. Certes, le sentiment religieux y domine mais il se teinte souvent d'une approche plus charnelle. Notre distinction exclusive du sacré et du profane n'y a pas cours. De même, l'évocation de la nature est des plus subtiles. Elle est rarement convoquée pour elle-

même mais plus souvent pour appeler des significations cachées. Véritable allégorie, une fleur peut ainsi évoquer tout simplement l'arrivée d'une saison, le Christ, ou la Vierge sans jamais qu'il y ait contradiction. ■



L'arbre de Jessé, Notre-Dame-la-Grande. Photo Christian Vignaud.

Discographie

Dame de Flors. Motets, conduits, organa de l'Ecole Notre-Dame aux XI^e-XIII^e siècles. Chants à la Vierge, ensemble Discantus, dir. Brigitte Lesne chez Gramophone.

Fulbert de Chartres. Chantre de l'an mil, ensemble Venance Fortunat chez Abeille Musique.

Love's Illusion. Music From The Montpellier Codex 13th Century, ensemble Anonymous IV chez Harmonia Mundi.

Très dégradées depuis leur création à la Renaissance,
les peintures de la galerie du château d'Oiron viennent d'être sauvées.

Par Grégory Vouhé

Oiron La galerie restaurée

De grands tableaux peints à l'huile – et non à fresque – sur l'enduit des murs se succèdent tout au long des 55 mètres de la galerie. Chacun est directement éclairé par la fenêtre qui lui fait face, la distribution en quinconce des baies ayant spécialement été conçue à cet effet. Puis vint l'élaboration de dessins préparatoires. Une première feuille vient justement de réapparaître en vente publique, où elle a opportunément été acquise par le Louvre en avril 2008. On y découvre une phase insoupçonnée de la création de ces tableaux. Si leur grand cadre destiné à être peint en trompe-l'œil est déjà présent, les personnages évoluent dans un espace vide : malgré l'importance qui lui est accordée à Oiron plus que partout ailleurs, le paysage vient seulement après la mise en place des figures. Elles-mêmes sont encore nues, selon un processus dont témoigne aussi la célèbre ébauche inachevée de David, *Le serment du Jeu de Paume* : l'anatomie des corps est étudiée avant qu'ils ne soient revêtus de leur costume.

Dessin
préparatoire
au *Sacrifice*
d'Iphigénie.



Au vu des influences mêlées dans le décor d'Oiron, la nationalité de celui qui l'a conçu fait débat : Français ayant fait le voyage d'Italie ou Italien installé en France ? Peut-être faut-il d'ailleurs envisager la collaboration de l'un et de l'autre au sein d'une même équipe ? Un érudit avait bien retrouvé la quittance d'un peintre nommé Noël Jallier, qui attestait avoir reçu un paiement de 482 livres en juin 1550 pour la réalisation de «*quatorze grandes histoires*», ce qui correspondait précisément aux quatorze épisodes de l'histoire de Troie peints dans la galerie. Mais le document ayant depuis été perdu, certains ont douté de son authenticité : Benjamin Fillon aurait-il intentionnellement cité un faux ? Personne n'a encore porté au crédit de l'historien que d'autres informations, par lui déchiffrées dans les archives et publiées dès 1864 dans *L'Art de la terre chez les Poitevins*, trouvent pourtant déjà confirmation dans des documents aujourd'hui connus : la date des travaux ultérieurement commandés par Louis Gouffier, en 1625, comme le nom d'un de ses peintres (Jacques Despied).

LES DÉGRADATIONS

Las, l'exceptionnel cycle peint à Oiron au milieu du XVI^e siècle – la date, elle, est certaine – ne pouvait éternellement demeurer intact. Un *graffito* gravé sur une lucarne témoigne que «*le chateau a bruslé l'an 1627, le dernier d'oust*», incendie partiel qui motiva sans doute le renouvellement du plafond peint ; la modernisation du bâtiment commandée par le maréchal de La Feuillade quarante ans plus tard modifia à son tour l'extrémité de la galerie, face à la cheminée : tout l'angle fut médiocrement repeint. Mais les dégradations les plus importantes furent provoquées par l'action de l'eau qui longtemps s'infiltra de toutes parts : de la toiture vétuste, des fenêtres pourries, de la terrasse attenante où elle stagnait. Les couleurs s'écaillaient



Le cheval de Troie en cours de restauration par Gilles Gaultier.

irréremédiablement, tandis que l'enduit se détachait des murs, causant des pertes irréparables. Ainsi plus d'un mètre carré du décor peint (qui couvre 450 m²) tomba d'un coup, un jour de 1942, et s'émietta définitivement au sol. La vivacité des tons était elle-même voilée par une pellicule saline qui s'était formée à la surface de la couche picturale, atténuant une palette pourtant constituée des matières naturelles les plus luxueuses : malachite pour le vert, azurite pour le bleu... Presque dès le terme d'une restauration générale opérée de 1952 à 1972 les dégradations, de nouveau, étaient réapparues : on était seulement parvenu à y obvier à très court terme, et très imparfaitement. Il était donc à nouveau temps d'agir pour sauver cet incomparable ensemble, avec l'heureux renfort des analyses scientifiques, qui ont connu un développement considérable au cours des trente années écoulées. On ne restitue par ailleurs plus aujourd'hui les parties disparues avec la liberté dont on avait alors pu faire preuve.

UNE RESTAURATION POINTILLISTE

Pour retrouver la composition originale, presque partout il fut ainsi décidé de supprimer les repeints des années 1950-1960 : une dérestauration générale précéda la nouvelle opération. Après avoir consolidé les enduits, réglé les manques d'adhérence et les décollements, nettoyé et supprimé le voile blanc qui opacifiait les couleurs, se posa donc la question essentielle de la

présentation du décor, compte tenu du mauvais état de conservation de certains tableaux, parfois très ruinés. Entrant dans la galerie, la cohérence de l'ensemble décoratif devait pourtant s'imposer au premier coup d'œil. Comment traiter alors ces innombrables lacunes, qui nuisaient à la lisibilité des scènes, sans pour autant trahir le dessin d'origine ? N'étant plus question d'inventer ce qui était perdu, le traitement adopté devait néanmoins permettre de clairement distinguer de près ces parties originales fragmentées, tout en bénéficiant d'une vue d'ensemble satisfaisante depuis un point de vue plus éloigné. C'est précisément le résultat de la technique pointilliste inventée par les peintres néo-impressionnistes : de minuscules points de couleurs proches les uns des autres qui, observés de loin, recomposent l'unité du ton. Adapté au cas présent, tel est donc le procédé employé pour combler les manques, en reliant les zones conservées par des pointillés. Dans d'autres cas on se borna à de simples aplats unis. Si l'essentiel des opérations de sauvetage, effectuées par injection, est invisible, le résultat apparent de la restauration n'en est pas moins spectaculaire. Il faut dire qu'elle ne dura pas moins de six ans. En dépit de l'usure du temps, il s'agit d'une véritable résurrection, qui permet d'apprécier au mieux l'extraordinaire qualité d'un décor tout à fait unique en son genre, commandé par Claude Gouffier dans les années 1540, et dédié à la gloire de François I^{er}. ■

Gilles Gaultier, à qui l'on doit la photo de la galerie illustrant cet article, et Paulette Hugon ont étudié la technique d'exécution des peintures et leur restauration dans un dossier de *Monumental* consacré aux décors peints (2^e semestre 2008), qui regroupe plusieurs autres contributions à l'étude des peintures de la galerie d'Oiron et de Saint-Savin. Le chantier de restauration a été financé par l'Etat (2 M €).



Le castrum d'Andone

Autour de l'an Mil, les comtes d'Angoulême ont occupé une résidence fortifiée qui fut abandonnée puis oubliée pendant des siècles.

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Luc Bourgeois, maître de conférences en archéologie médiévale à l'Université de Poitiers, membre du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (UMR CNRS 6223), a dirigé une monumentale monographie consacrée au *castrum* d'Andone, une résidence fortifiée des comtes d'Angoulême construite sur une colline à la fin du ^xe siècle et abandonnée entre 1020 et 1028. Le site servit de carrière puis fut oublié sous le couvert d'une haute futaie. Tellement oublié qu'il a été redécouvert dans un texte, à la fin des années 1960, par André Debord. L'historien préparait une édition du cartulaire de l'abbaye de Saint-Amant de Boixe quand il tomba sur un

texte mentionnant l'abandon d'Andone. Il retrouva le site dans la commune de Villejoubert, à une vingtaine de kilomètres au nord d'Angoulême, commença la fouille en 1971 et la poursuivit jusqu'à la fin de sa vie, sans avoir le temps d'en conduire la publication.

L'Actualité Poitou-Charentes. – Les comtes d'Angoulême installés à Andone sont des Taillefer. Quelle est l'origine de cette dynastie ?

Luc Bourgeois. – La souche du lignage des Taillefer remonte à Vulgrin, un personnage d'origine germanique apparenté aux Carolingiens. En 866, cet homme à poigne est envoyé dans la région par le roi Charles le Chauve pour remettre de l'ordre. En effet, les comtes locaux viennent de s'entretuer et les raids vikings se multiplient. Il instaure un contrôle militaire d'Angoulême à Agen. Du fait de leur proximité avec les Carolingiens, les Taillefer appartiennent à l'aristocratie supérieure. *Nobilissimi*, disent les textes de l'époque, c'est-à-dire *les plus nobles*. A la fin du ^{ix}e siècle, le comté d'Angoulême

Vue aérienne des ruines du castrum au milieu des bois. Aujourd'hui le site a été reconquis par la végétation. Photo Christian Richard.

accède à un nouveau rang en devenant principauté autonome, ce qui lui permet de frapper la monnaie, de contrôler les transports et les marchés, d'autoriser la construction de fortifications, etc.

La résidence fortifiée d'Andone a certainement été établie par un bâtard de la famille, Arnaud Manzer (975-988), qui a pris le pouvoir en Angoumois après avoir évincé ses cousins du Périgord. Dès lors, les comtes d'Angoulême entretiendront des liens étroits avec les comtes de Poitou et ducs d'Aquitaine. Le site est abandonné par son fils Guillaume IV (988-1028) qui reconstruit le château de Montignac, dans un bourg voisin au bord de la Charente. Ensuite, Andone tombe progressivement dans l'oubli.

Une occupation aussi brève, est-ce l'intérêt majeur du site pour l'archéologue ?

Une cinquantaine d'années autour de l'an Mil, c'est effectivement très court et très inhabituel. En outre, le site ayant été abandonné, il a été comme fossilisé. On y observe en un temps et en un lieu donnés la vie quotidienne d'un groupe aristocratique – une petite population où se mêlent cavaliers, artisans, cuisiniers, serviteurs, etc. Mais l'intérêt d'Andone est multiple.



MOI, GUILLAUME...

Le cartulaire original de l'abbaye de Saint-Amant de Boixe a été perdu mais une copie du ^{xvii}^e siècle est conservée à la BnF. Le texte, traduit du latin par Georges Pon, commence ainsi : « Au nom de Dieu, Moi, Guillaume, comte [d'Angoulême], voyant que la méchanceté de ce siècle s'accroît de jour en jour ainsi que les attaques des guerres et des combats, il m'est venu l'idée d'élever un château appelé Montignac, en abandonnant le château d'Andone... » Le comte déclare qu'il déplace également le monastère voisin.

Une résidence des comtes d'Angoulême autour de l'an Mil. Le castrum d'Andone, sous la direction de Luc Bourgeois (contributions de 23 chercheurs), Publications du CRAHM, Caen, 2009, 560 p., 55 €.

D'une part, il est rare qu'un site soit entièrement fouillé et sur une aussi longue période. André Debord (1926-1996), professeur à l'Université de Caen, a débuté la fouille en 1971 qu'il poursuivit jusqu'en 1995, puis des enquêtes complémentaires ont été effectuées par le CESCO en 2003 et 2004. Deux générations d'archéologues se sont succédé.

D'autre part, la très grande quantité de mobilier (116 000 pièces étudiées) permet des approches statistiques qui sont impossibles à partir de petits chantiers, menés par exemple sur les tracés de déviation ou de ligne à grande vitesse. L'ampleur du site autorise également un questionnement plus large, notamment sur l'évolution et les fonctions des espaces aristocratiques.

Andone offre aussi la possibilité de tenir un double discours, archéologique et historique, parce qu'il existe des textes contemporains de cette famille, chartes, chroniques, etc. D'ailleurs le but de l'archéologie médiévale est de croiser le terrain et les textes mais il n'est pas toujours facile de réussir cette synthèse. On bute sur une question d'échelle : très locale pour les sources archéologiques et beaucoup plus large pour les sources historiques quand elles existent. Par exemple, le site a livré énormément de reliefs de repas mais aucun texte ne raconte comment les comtes d'Angoulême vidaient leurs poubelles !

Les méthodes de recherche ont-elles changé depuis 1971 ?

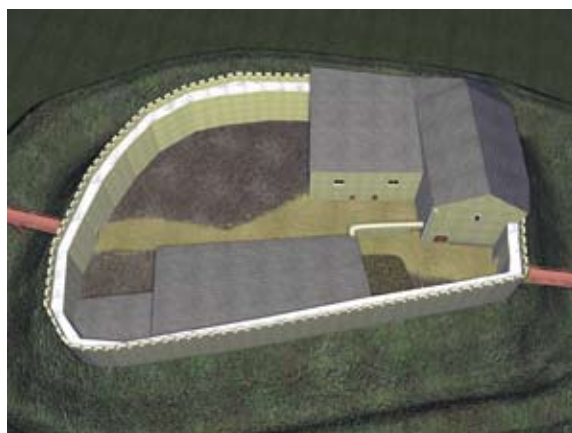
André Debord fut l'un des pionniers de l'archéologie médiévale. Cette discipline n'existait pas à l'université quand il a commencé sa carrière. Comme ses collègues historiens médiévistes, il s'est formé sur le terrain et

A gauche, fibule émaillée ornée d'un oiseau.

Ci-dessous, pion de cerf, orné d'un animal fantastique. Photo Jean-Pierre Brouard - CESCO



garda malgré tout sa vision d'historien, en faisant primer le texte sur les données archéologiques. L'archéologie médiévale est encore trop récente pour avoir eu le temps de réfléchir sur elle-même. C'est pourquoi en prenant le dossier, je pensais que seules les méthodes de fouille avaient changé. En fait, l'évolution est plus intellectuelle que technique. C'est la façon d'appréhender l'histoire et l'espace qui est différente.



Hypothèse de reconstitution du castrum, vue depuis le sud. Infographie M. Linhaud.

Que nous apprend Andone sur cette époque ?

Le site d'Andone vient contredire la réputation faite au x^e siècle, longtemps jugé moins innovant que le xi^e et donc plutôt mal aimé. En effet, le matériel mis au jour atteste d'innovations techniques alors récentes comme le fer à cheval, l'arbalète qui jouera un rôle important pratiquement jusqu'à l'époque moderne, et surtout la fabrication locale du verre potassique – jusqu'alors le verre était une matière première importée d'Orient. Bien entendu, on comprend comment la vie matérielle s'organise dans cette fortification princière, par exemple où est la cuisine, quels animaux et quels morceaux sont consommés selon qu'on se trouve plus ou moins éloignés la grande salle... Beaucoup de porcs et d'animaux sauvages dans la résidence comtale, plus de moutons et de chèvres dans les "communs". On a aussi une idée des loisirs aristocratiques grâce à la présence de nombreux pions de jeux de table, ancêtres du trictrac et du backgammon, et de pièces de jeu d'échecs, parmi les plus anciennes découvertes en Occident. ■

Épitaphes carolingiennes de Melle

Onze pierres tombales carolingiennes mises au jour autour de l'église Saint-Pierre de Melle sont gravées en latin. La qualité de ces épitaphes dénote la présence, aux viii^e-x^e siècles, d'une société aristocratique lettrée, cultivée, ayant le goût de l'art. Certaines sont très touchantes, tel ce dialogue entre Godemerus et Goda, son épouse, que nous reproduisons ici.

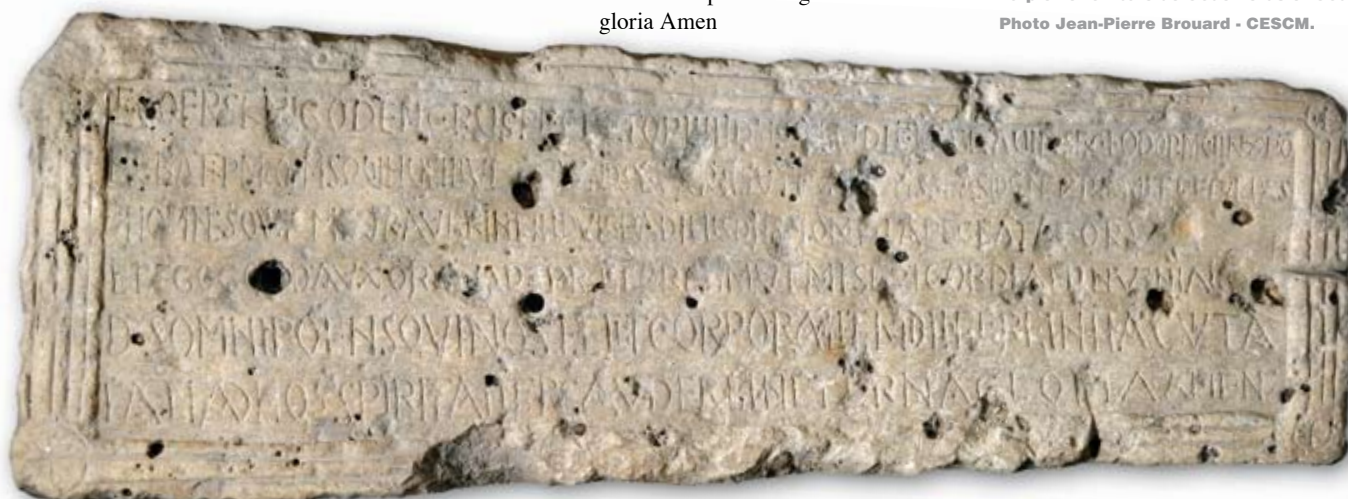
A l'occasion du colloque international sur l'épigraphie médiévale et la culture manuscrite organisé par le CESC, en partenariat avec l'Université de León, une exposition de ces pierres a été réalisée dans la nef de l'église : «Une société de pierre. Les inscriptions carolingiennes de Melle». Superbe projet de communication scientifique dirigé par Cécile Treffort, responsable du Corpus des inscriptions de

la France médiévale (CESCM) et auteur de *Mémoires carolingiennes. L'épitaphe entre célébration mémorielle, genre littéraire et manifeste politique* (milieu viii^e-début xi^e siècle) (PUR, 2007).

1. Ego fr(atre)s k(arissi)mi Godemerus peccator 4 idus mai die migravi a seculo dormivi in Chr(ist)o
2. Horate p(ro) me om(ne)s qui huc illuc vive discurritis ut piu(s) D(omi)n(u)s meas dignetur dimittere culpas
3. Homnes qui p(ro) me oraverint indulgead illis D(omi)n(u)s omnia peccata eoru(m)
4. Et ego Goda uxor tua deprecor D(omi)n(u)m ut misericordiam inveniad
5. D(eu)s omnipotens qui nos fecit corporaliter diligere in hac vita
6. Faciad nos spiritaliter gaudere in eterna gloria Amen

1. Frères très chers, moi, Godemus, pécheur, le 4 des ides de mai (12 mai), du siècle je partis, en Christ
2. Je m'endormis. Priez pour moi, vous qui tous, vivants, ici et là courez, afin que daigne remettre mes fautes le Seigneur de pitié.
3. Tous ceux qui pour moi auront pitié, que le Seigneur soit indulgent pour tous leurs péchés.
4. Et moi, Goda, ton épouse, je supplie le Seigneur pour qu'il obtienne miséricorde.
5. Que le Dieu tout puissant, qui nous a fait, en cette vie, nous aimer corporellement,
6. Nous fasse, dans la gloire éternelle, nous réjouir spirituellement. Amen.

La pierre tombale de Godemerus et Goda. Photo Jean-Pierre Brouard - CESC.





Une blancheur de marbre

Censées embellir la ville, les constructions élevées à Poitiers sous le Second Empire n'étaient pas sans défauts aux yeux des contemporains. Ceux-ci fustigent en particulier les matériaux mis en œuvre, parfois à l'économie. La question est clairement posée au sujet du choix opéré pour la préfecture : « Pourquoi, dans un pays renommé pour la brillante et solide qualité des matériaux de construction qu'il exporte au loin, n'a-t-on trouvé rien de mieux que d'importer l'emploi des briques, auxquelles se condamnent à regret les régions privées de pierre, cet élément essentiel de toute belle construction, si richement prodigué par la nature à notre sol privilégié ? » Une remarque à peu près unanime rapportée par Charles de Chergé, inspecteur des monuments historiques. Un quart de siècle plus tard, en 1898, les nouvelles rues de Poitiers se sont progressivement construites (voir « Poitiers Haussmannien », *L'Actualité* n° 83). Un constat s'impose alors à Ardouin-Dumazet : « Encore le goût a-t-il manqué dans ces essais d'haussmannisation, les boulevards montant du vallon de la Boivre, où aboutissent les chemins de fer, sont bordés de maisons neuves en moellons revêtus d'un enduit. Cette pauvreté de matériaux est d'autant plus singulière

que les environs de Poitiers, Chauvigny surtout, possèdent une pierre de taille admirable. » Occasion a donc été manquée de corriger la médiocrité courante des constructions poitevines, déjà clairement pointée par Lavallée un siècle plus tôt. En l'an III le voyageur ne vit pas autre chose que « des places sans majesté » et « un immense amas de maisons sans goût, sans architecture ».

Si la belle pierre de taille extraite localement se prête effectivement bien à la sculpture, aux compositions architecturales ordonnancées, force est de préciser que son usage exclusif s'avère toutefois des plus coûteux. Voilà pourquoi, en dehors des maisons et hôtels de quelques riches particuliers, le parti reste longtemps essentiellement réservé aux palais et aux églises. Depuis Philibert de L'Orme, les architectes des Temps modernes sont non seulement attentifs à la qualité de la pierre mais aussi au soin apporté à sa mise en œuvre. Au Louvre de Lescot, on loue ainsi les joints si fins qu'ils sont presque imperceptibles : la qualité de l'appareillage est telle qu'on la compare aux antiques édifices de marbre, qui semblaient faits d'un seul bloc.

Pour l'hôtel de ville de Poitiers, on fit le choix de la formule la plus somptueuse,

tout en pierre de taille, enrichie d'un ordre d'architecture qui confère à l'édifice un surcroît de noblesse. A la fin de 1868, Guérinot n'avait d'abord fait accepter qu'un projet général. Selon la pratique habituelle, le détail de l'ornementation fut mis au point au fur et à mesure de l'avancement du chantier. L'épuisement du budget condamna cependant l'exécution des figures prévues dans les grandes baies du rez-de-chaussée, comme le décor des médaillons placés entre ces arcades sur le modèle prestigieux de l'Opéra de Charles Garnier alors en construction (1862-1875). Cela vient renforcer le contraste entre l'appareil uni du socle et un bel étage orné à profusion.

Un siècle et demi après son achèvement, les visiteurs admirèrent que le château de Richelieu, élevé au milieu des bois et des champs, fût demeuré aussi blanc qu'au premier jour. Depuis l'avènement de l'ère industrielle, il n'en est plus de même, surtout en milieu urbain. Un nettoyage des façades vient donc de restituer à l'hôtel de Poitiers la blancheur originelle du dessin de Guérinot. On aimerait d'ailleurs présenter toutes les feuilles conçues par l'architecte, l'intérêt comme le succès d'une telle opération étant à coup sûr assurés.

Grégory Vouhé

Dessin d'exécution de Guérinot, architecte, pour l'hôtel de ville de Poitiers, 1868.

La Fête de la science est un moment privilégié de rencontre entre les chercheurs et les citoyens.

Cette 18^e édition se déroule du 16 au 22 novembre 2009. Des centaines d'intervenants sont mobilisés, dans les universités, les organismes de recherche, les établissements scolaires et culturels.



Fête de la science

CHARENTE

ANGOULÊME

IUFM de la Charente
05 45 61 24 42

Les théories de Darwin et les dangers du créationisme
Lundi 10h-12h et 14h-16h, 30 ateliers et conférences en alternance.

Lycée Charles-Coulomb
05 45 61 83 00

La mesure dans toutes ses dimensions

Du lundi au dimanche 9h-12h et 14h-17h, faire le parallèle entre la théorie de l'évolution et l'évolution des sciences et la technologie.

Musée d'Angoulême
05 45 95 07 69

L'objet du mois

Du mardi au dimanche 10h-18h.
Les conteurs éclectiques : délires de sciences

Mercredi 16h à l'Espace Saint-Martial.

Les jeudis midi du musée

Jeudi 12h15-13h, autour de la géologie charentaise.

CHABANAIS

Collège La Quintinie
05 45 23 75 09

Les robots à la conquête de l'espace

Vendredi de 8h à 12h et de 14h à 17h. Aujourd'hui les robots explorent d'autres mondes, demain nous voyagerons avec eux.

LA COURONNE

CDDP de la Charente. Château de l'Oisellerie 05 45 67 31 76

Changements climatiques

Lundi, mardi, jeudi et vendredi 9h-12h et 13h-16h, ateliers/exposition.

LA ROCHEFOUCAULD

Collège Jean-Rostand
05 45 63 07 42

Rallye sciences

Mardi 8h30-12h30 et 13h30-16h30. Faire concourir plusieurs classes avec un questionnaire commun.

RUFFEC

Hôtel de Ville 05 45 31 36 49

Le ciel d'hiver et la vie des étoiles

Samedi 20h30, conférence d'Eric Chapelle, animateur scientifique au planétarium de Poitiers.

CHARENTE-MARITIME

ANDILLY

Astropixel Ecole élémentaire
05 46 67 51 99

Les grands observatoires

Mardi 9h-11h, vendredi 14h-16h, par Jean-Luc Singer.

CHARRON

Astropixel Ecole élémentaire
05 46 67 51 99

Les grands observatoires

Vendredi 9h-11h, par Jean-Luc Singer.

JONZAC

Lycée Jean-Hyppolite
05 46 86 56 00

Ateliers

et projections et conférences tous les jours : réalisation d'électrophoreses, l'évolution humaine, bactéries OGM, habitats préhistoriques, jardins chimiques, sels de métaux, les voyages de Darwin et ses découvertes, *Home* de Yann Arthus Bertrand, *L'odyssée de l'espèce* de J. Malaterre, etc. Portes ouvertes, samedi 9h-13h.

LA ROCHELLE

Muséum d'histoire naturelle
brasseursdidees@yahoo.fr
06 80 23 76 90

Passez donc au Salon(s) !

Vendredi 9h-18h et samedi 10h-18h, de multiples façons de présenter l'évolution des espèces.

Animations

Évolution en milieu marin ; L'évolution des Conidae ; Le salon des abysses ; Stratégies adaptatives en écologie ; Un voyage dans le temps : la Charente-Maritime au Mésozoïque ; Les marais littoraux ; Évolution et biodiversité ; L'évolution se fait son cinéma ; 10^e festival du très court-métrage ; L'air du littoral. Scolaires : vendredi 9h-12h et 14h-18h, grand public : samedi 10h-12h et 14h-18h.

Les Conidae, mercredi 10h30-11h30 ; Évolution des céphalopodes, mercredi 14h30-15h30 ; Évolution d'un milieu : le littoral, jeudi 15h-16h.

Bibliothèque de Mireuil
brasseursdidees@yahoo.fr
06 80 23 76 90

Lectures à saveurs scientifiques

Jeudi 18h-19h, lectures et rencontre avec un scientifique.

L'héritage de Darwin

Lundi, mercredi, jeudi 14h-18h, samedi 9h30-12h et 13h30-17h.

UFR Sciences
brasseursdidees@yahoo.fr

Sur les traces de Darwin

Du lundi au vendredi 9h-18h et samedi 9h-13h.

Stratégies adaptatives des espèces en milieu marin

Du lundi au jeudi 9h-18h, exposition du LIENSs.

Lycée de Rompsay
05 46 00 22 80

Électrostatique spectaculaire

Jeudi 9h-12h et 13h30-16h30, expériences sur la génération et les conséquences de l'accumulation d'électricité statique.

Motorisation hybride air thermique

Du lundi au vendredi 9h-17h30, atelier-animation.

Bibliothèque universitaire
05 46 50 30 30

Zones humides de Charente-Maritime

Du mardi au vendredi 8h30-20h et samedi 9h-13h, exposition.

ECOLE de la mer Aquarium

Paysages en haute mer

Mardi 18h30-19h30, rencontre avec Camille Parrain, du labo LIENSs CNRS-Université de La Rochelle.

Les poissons fossiles

Du lundi au dimanche 10h-20h.

Les animaux marins et si on y mettait un peu d'ordre ?

Samedi 10h-12h et 14h-16h.

Évolution du groupe poissons

Mardi et jeudi 10h-12h et 14h-16h, pour les scolaires.

Évolution de la sexualité à la lumière des théories de Darwin

Lundi 18h30, rencontre avec Pierick Bocher et Sophie Sablé.

Le Grenelle de la mer

Samedi 19h.

Produits de la mer et développement durable

Mercredi 14h30, la pêche durable par Isabelle Landriau.

UFR sciences
Amphi 400 Bâtiment D'Orbigny

La vie dans les abysses

Vendredi 18h30, conférence rencontre avec Daniel Desbruyères et film documentaire.

L'Astrolabe
Avenue de Dublin
Les abysses

Du lundi au vendredi 10h-12h et 14h-20h, exposition créée par le Musée vivant du roman d'aventures.

Université La Rochelle / UMR LIENSs 2 rue Olympe de Gouge
Portes ouvertes
Samedi 10h-12h30, à l'Institut du littoral et de l'environnement.

Médiathèque Michel-Crépeau
Darwin aujourd'hui
Mercredi 15h30, documentaire de Didier Deleskiewicz.
De Toumaï à l'Homo sapiens : la ruée vers l'homme

Du lundi au samedi, exposition de la Cité de sciences et de l'industrie.
Espèces d'espèces
Mardi 18h30, documentaire de Denis Waerebeke et Vincent Gaullier.

LONGÈVES
Astropixel Ecole élémentaire
05 46 67 51 99
Les grands observatoires
Lundi 9h-11h.

Leptolepis knorri, Kimmeridgien (155 millions d'années). CEVU Poitiers.



Marc Deneyer

MARANS
Astropixel 05 46 67 51 99
Les grands observatoires
Mercredi 9h-11h au collège Maurice-Calmel, jeudi 9h-11h et 14h-16h, place Cognacq.

MARSILLY
Mairie organisé par le musée des Graffiti 05 46 01 48 83
Les calendriers
Samedi 17h, conférence de M. Senegel, président de Ciel d'Aunis.
Cadrans solaires et calendriers
Du lundi au jeudi 9h-17h, vendredi et samedi 14h-17h, animations autour de l'exposition visible au musée.

MONTENDRE
Collège Samuel-Dumenieu
05 46 49 24 18
Métiers scientifiques
Jeudi 11h-12h30 et 13h30-16h30, rencontre avec Anne Cantereau.
Les énergies de la terre
Mardi 8h-12h et 13h30-16h30, comprendre la Terre et énergies : un enjeu d'aujourd'hui.
Découverte du système solaire
Mardi 9h-12h à 13h30-16h30, planétarium itinérant, avec Pierre Guimbaud.

ROCHEFORT
Lycée Merleau-Ponty
05 46 99 23 20
Enjeux de la théorie darwinienne
Mardi 10h, conférence de M. Lhabib, professeur de philosophie (sous réserve).
L'homme et son évolution : de Toumaï à Homo sapiens
Mercredi 9h-12h30 et 14h-15h30, animation de Carole Guichard (Espace Mendès France).
Évolution, 3 000 ans pour une question
Exposition toute la semaine.

SAINTES
Planète Sciences Atlantique
05 46 93 15 44
Ateliers sciences et techniques
Du lundi au dimanche 10h-12h et 14h-18h.

SAINT-GENIS DE SAINTONGE
Collège Maurice-Chastang
Il était une fois Toumaï...
Jeudi 9h30-12h30 et 13h30-16h, animation d'Antoine Vedel (EMF).
Comment bien s'alimenter ?
Jeudi, conférence de Martine Breux, nutritionniste.

SAINT-OUEN D'AUNIS
Astropixel
05 46 67 51 99
Les grands observatoires
Lundi 14h-16h, à l'école.
Les planètes habitables
Samedi 14h à 16h, à la salle municipale.

VAUX-SUR-MER
Collège Henry-Dunant
Association Les céphéides
L'astronomie générale
Grand public : mardi 21h, scolaires : mardi 9h30-12h et 14h-18h, instruments d'observation, observations (en fonction du temps), notion générales d'astronomie.

VILLEDoux
Astropixel Ecole 05 46 67 51 99
Les grands observatoires
Lundi 14h-16h.

DEUX-SÈVRES

L'ABSIE
Collège Raymond-Migaud
Le ciel vu de la terre
Vendredi 14h-17h, apprendre à reconnaître les constellations et les planètes.

LA CRÊCHE
Association Adane 06 66 92 77 81
Historiens et archéologues
Samedi 15h-22h, comment l'écrit et le bâti participent-ils à la restitution d'un quartier de La Crèche ?

MONCOUTANT
Collège Jacques-Prévert
La tête dans les étoiles
Jeudi 9h-12h et 14h-17h, animation d'Eric Chapelle (EMF).
Observons le ciel
Jeudi 20h-22h, animation d'Eric Chapelle (Espace Mendès France).
Ciel et espace
Du lundi au vendredi, exposition.

MOUGON
Ecole primaire
CDDP 79 / 05 49 26 73 65
Dans la peau d'un biologiste
Mardi 9h-12h, ateliers scientifiques et techniques.

NIORT
CDDP des Deux-Sèvres
05 49 26 73 65
Les enjeux de la biodiversité
Du mardi au vendredi, expositions intégrant des sorties nature.

Lycée Paul-Guérin
L'évolution de l'homme
Vendredi 14h-17h.

IUT
Entre protection et marchandisation : les enjeux de la biodiversité
Mardi 18h-20h, conférence de Patrick Matagne.
La participation citoyenne au suivi scientifique de la biodiversité
Jeudi 18h-20h, conférence de Jean-Michel Passerault.

BEAUVOIR-SUR-NIORT
CNRS DE CHIZÉ
05 49 09 78 38 / 05 49 09 65 26
Portes ouvertes
Samedi 14h-19h. Le centre d'études biologiques de Chizé conduit des recherches sur l'écologie et l'évolution des vertébrés sauvages en milieu naturel.

BRESSUIRE
Lycée professionnel Vinci
05 49 74 33 11 / 05 49 74 14 31
Un chauffe-eau solaire, comment ça marche ?
Mercredi 8h30-12h, jeudi 8h30-12h et 14h-16h30, réalisation d'élèves de CAP.

CDDP de Bressuire
05 49 26 73 65 / 05 49 26 73 66
La haie bocagère
Du lundi au vendredi, exposition de travaux d'élèves.

FAYE-L'ABBESSE
Cercle de réflexion et d'action culturelles
05 49 72 49 74
Le mystère des alphabets oubliés
Samedi et dimanche 14h-19h, exposition.

Une histoire de l'écriture
Vendredi 9h30-12h et 14h-16h, animation de Guichard Carole (EMF).

La science à l'école
Vendredi 10h-12h et 14h-17h, pour les scolaires.

Ateliers d'épigraphie
Samedi et dimanche 14h-19h.

Les traces écrites en archéologie
Dimanche 15h, avec Marie-Claude Bakkal-Lagarde (CNRS).

Essai de déchiffrement du glozélien
Dimanche 16h-17h, avec Jacques Jarry, épigraphiste de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.

Marais de Galuchet
CDDP 79 / 05 49 26 73 65

Sortie découverte

Samedi 10h- 12h, sortie encadrée par les animateurs scientifiques du GODS.

IUFM
05 49 49 67 58

Journée de l'action académique

Mercredi 10h-12h30, échanges entre personnes relais des lycées et universités ; 14h30-17h conférence scientifique grand public.

PARTHENAY

Ecole primaire
CDDP 79 / 05 49 26 73 65

Dans la peau d'un biologiste

Lundi 9h30-12h, ateliers scientifiques et techniques.

POMPAIRE

Ecole primaire
CDDP 79 / 05 49 26 73 65

Dans la peau d'un biologiste

Lundi 14h-18h, ateliers scientifiques et techniques.

THORIGNE

Ecole primaire
CDDP 79 / 05 49 26 73 65

Dans la peau d'un biologiste

Mardi 14h-18h, ateliers scientifiques et techniques.

THOUARS

Université citoyenne de Thouars
Salle Jacques-Prévert

A quoi sert la chimie ?

Vendredi 20h30, conférence de Charles Kappenstein (Université de Poitiers).

FESTIVAL DE MÉNIGOUTE

Du 27 octobre au 1^{er} novembre, le Festival international du film ornithologique présente 40 films animaliers.

Le concours photo organisé avec le Conservatoire régional d'espaces naturels a donné le 1^{er} prix à Sébastien Billaud pour cette image de la plaine de Niort.

Vienne

AVANTON

Le Château

Histoire du ciel, espace et systèmes

Vendredi 20h30, conférence de Eric Chapelle (EMF), organisée par les Amis du château d'Avanton.

CHÂTELLERAULT

IUT

Les mutations ouvrières dans les années 70

Mercredi 20h30.

La révolution de la relativité et le travail ouvrier des métaux

Jeudi 20h30.

Lycée Branly

Planétarium

Mardi 9h30-12h, par Michel Royer au collège Georges Sand.

Astronomie. Connaissance du ciel
Sortie nocturne au Pinail.

CHAUIGNY

Collège Gérard-Philipe
Planétarium

Lundi, animation d'Eric Chapelle (EMF).

La vie des étoiles et le ciel en hiver - atmosphère ?

Lundi 20h30, conférence de Eric Chapelle (EMF). Puis, si le temps le permet, observation avec un télescope.

Lâcher de ballon

Mercredi 14h-16h, terrain de rugby municipal, lâcher de ballon de type météorologique avec nacelle. Expériences avec différents capteurs embarqués.



Sébastien Billaud

CIVAUX

La Planète des crocodiles

Le développement durable

Du lundi au dimanche 10h-18h, exposition gratuite.

INGRANDES

Fonderies du Poitou

Visites scolaires : mercredi 14h-17h, grand public : mercredi 17h30-19h, jeudi 16h-17h et 17h30-19h.

L'ISLE-JOURDAIN

Collège René-Cassin

La transmission du VIH

Jeudi 14h-17h, atelier d'Antoine Vedel (Espace Mendès France).

Galilée et les Galiléens

Vendredi 20h30, conférence de Jean-Eudes Arlot, directeur de recherche au CNRS.

LUSIGNAN

Collège Jean-Monnet

Qu'est-ce que la biodiversité ?

Lundi 14h-16h, conférence de Christian Huyghe organisée par l'Association pour le don de sang bénévole de Lusignan.

Espace 5

Agriculture et biodiversité

Vendredi 20h30, conférence de Christian Huyghe organisée par l'Association pour le don de sang bénévole de Lusignan.

MIGNALOUX-BEAUVOIR

Université de Poitiers

Route du Deffend

Nov'Eolienne

Du lundi au vendredi 17h-19h30, samedi 14h-18h, à la rencontre de l'art et de la technologie, la Nov'Eolienne.

CRED Route du Deffend

Croc' évolution !

Lundi, mardi, jeudi, vendredi 9h30-11h30 et 13h45-15h45, réalisation d'un moulage de patte de crocodile du Nil, avec Géraldine Garcia, paléontologue.

NAINTRÉ

Centre de loisirs 05 49 90 03 65

Découverte de l'astronomie

Mercredi 14h-17h, animation d'Eric Chapelle (EMF). En partenariat avec la MJC.

POITIERS

Espace Mendès France
05 49 50 33 08

Expositions

Changements climatiques et développement durable ; Comment tu comptes ? ; Objets maçonniques ; Un monde sans fils, les ondes en question. Du lundi au dimanche 9h30-18h

Calculs magiques pour jeunes matheux en puissance...

Lundi 20h30, conférence spectacle de Dominique Souder.

Que peut faire l'historien de ses émotions ?

Mardi 18h30, conférence de Christophe Prochasson.

Recherche et myopathie de Duchenne

Mardi 20h30, conférence de Bruno Constantin. Organisée par le lycée des Feuillants.

Les métiers de l'informatique embarquée

Mercredi 14h-17h, animations avec un robot NXT, le drone Amado.

Les métiers du traitement de l'image

Mercredi 14h-17h, avec des chercheurs du Laboratoire SIC.

Les langages, outils de communication et de transmission des savoirs

Mercredi 18h30, débat transdisciplinaire et interactif organisé par la MSHS.

Les mathématiques pour quoi faire ?

Mercredi 18h30, au campus bâtiment Delta, conférence d'Elise Janvresse.

La franc-maçonnerie

Jeudi 20h30, auditorium du musée, conférence de Ludovic Marcos.

Quizz académie des sciences

Samedi 14h30-15h15 (8-12 ans).

Profil sensoriel du chocolat

Samedi 15h30-16h15 (8 ans et +).

L'œuf d'Icare

Samedi 16h30-17h15 (5/12 ans).

Quand la chimie rebondit

Dimanche 14h30-15h15 (5/12 ans).

Maison, attention danger !

Dimanche 15h30-16h15 (4/7 ans).

La magie des bulles

Dimanche 16h30-17h15 (5 ans et +).

ADN ? élémentaire, mon cher Watson !

Dimanche 14h30-16h (7 ans).

Mais où vont les neiges d'antan ?

Dimanche 16h30.

Costumes sensoriels communicants localisables

Du lundi au dimanche 14h-18h30.

Musée Sainte-Croix

Les origines de l'humanité

Samedi et dimanche 15h-16h, visite guidée.

Découvertes archéologiques : trésors personnels ou biens publics ?

Samedi et dimanche 16h30-17h30, visite guidée.

Université de Poitiers

LACCO UMR 6503

Av. du recteur Pineau

Journée scientifique

Jeudi 8h30 12h et 14h-16h30, présentation des activités du laboratoire de catalyse en chimie organique et conférence de deux invités extérieurs.

Lycée Louis-Armand

05 49 39 33 00

Lutherie et acoustique

Vendredi, avec Christian Guilpin.

Initiation aux techniques de laboratoire

Vendredi, expériences de laboratoire, jeux/concours.

La physique du réchauffement climatique

Vendredi matin, conférence de M. Jech.

Des énergies pour demain

Vendredi après-midi, conférence de M. Ribière.

Réchauffement climatique / développement durable

Animations autour du jeu développé par l'association Orcades : *Planète, Horizon 2050*.

Maison des sciences de l'homme et de la société

99 avenue du recteur Pineau

06 78 20 86 76

Langages

Du lundi au vendredi 8h30-19h, exposition autour des «LangageS».

CECOJI

43 place Charles de Gaulle

La cour européenne des droits de l'homme

Mardi 9h, conférence de Sébastien Touze.

La cour européenne des droits de l'homme et la propriété intellectuelle

Mardi 9h45, conférence d'Alexandre Zollinger.

RENCONTRES DU VIVANT

Minuscules particules

Disciplines en plein essor, les nanotechnologies ont émergé ces dernières années à la convergence de deux axes : d'une part, après celle de l'atome et de la molécule, l'étude de la dimension supra moléculaire, d'autre part le désir de miniaturisation des chercheurs pour atteindre des échelles sans cesse plus petites. Elles feront l'objet d'un cycle de 4 journées d'études les 2 décembre 2009, 10 mars, 19 mai et 10 décembre 2010. Ces journées sont précédées d'une conférence introductive le 10 novembre 2009.

Ces rencontres sont organisées par l'Espace Mendès France en partenariat avec l'école de l'ADN en Poitou-Charentes et en collaboration avec Yves Cenatiempo, professeur à l'Université de Poitiers. «C'est un domaine dans lequel la pluridisciplinarité entre la physique, la chimie et la biologie est très

CHU

Établissement français du sang

Vendredi, visite du plateau de préparation des produits sanguins. Pour les lycéens le matin et le grand public l'après-midi (réservation au 05 49 50 33 08).

Centre d'investigation clinique

Du lundi au dimanche 9h-18h, exposition sur la recherche biomédicale au CIC Inserm du CHU de Poitiers.

SEVRES-ANXAUMONT

Association Astronomie Nova

Salle des rencontres

Planétarium

Mardi 9h-17h, intervention d'Eric Chapelle (Espace Mendès France).

Le ciel d'hiver et la vie des étoiles

Mardi à 20h30, conférence d'Eric Chapelle (Espace Mendès France).

SAINT-MAURICE

LA CLOÛÈRE

SAPP

Site de l'observatoire

Le secret des étoiles et les satellites des planètes lointaines

Mardi 21h, observations astronomiques.

VALDIVIENNE

Mairie

Carrières de la commune

05 49 56 30 26

Un peu de géologie

Mercredi 15h-18h, samedi 9h30-12h30 et 15h-17h, visites avec Géraldine Garcia, paléontologue.

VOUILLÉ

Association D'ARTS

05 49 51 06 69

Signes du corps

Mercredi 18h30, entre art et langage.

La chair mutante : fabrique d'un posthumain

Jeudi 18h30, conférence de Denis Baron.

Enjeux actuels du nu photographique

Vendredi 18h30.

VOUNEUIL-SUR-VIENNE

CPIE Seuil du Poitou

Salle des Fêtes

05 49 85 11 66

Des pesticides et des hommes

Samedi 17h, projection de *Nos enfants nous accuserons* de Jean-Paul Jaud, puis témoignage d'un agriculteur bio et dégustation de produits locaux «sans apports».

dernier cas responsables des mouvements des fagelles bactériens, permettant le déplacement de certains de ces micro-organismes unicellulaires.»

Des applications existent déjà en biologie, en cosmétologie et en médecine. On peut citer les puces à ADN, comme outils de recherche et de diagnostic ou encore les liposomes. Elles devraient être de plus en plus nombreuses. En médecine, on cherche à créer des nanoparticules capables de libérer un principe actif au sein d'une cible biologique choisie, ce qui pourrait permettre à la fois de protéger le principe actif et de diminuer les effets secondaires. Mais ces particules infranométriques sont aussi sujettes à discussion, notamment en cosmétologie, car on sait encore mal évaluer les conséquences que pourrait avoir leur utilisation.

Laetitia Rouleau

Bio-art d'Eduardo Kac

Eduardo Kac réalise des œuvres d'art grâce à des êtres vivants. Cela s'appelle du bio-art et cela propulse Kac au rang d'artiste controversé. Car ses œuvres sont toutes basées sur le questionnement scientifique, le bouleversement de la bioéthique et suscitent critiques comme admiration. Si elles sont issues des manipulations scientifiques, elles restent avant tout un objet d'art à apprécier comme tel.

Du 8 octobre au 20 décembre au lycée agricole de Venours, une exposition est coproduite par Rurart et l'Espace Mendès France, en collaboration avec l'école de l'ADN en Poitou-Charentes. Si vous êtes avant tout amateur d'art et non de biologie, pas de panique ! Un atelier de l'école de l'ADN (sur réservation) peut donner, grâce à une approche expérimentale, des

clés de compréhension de l'exposition, pour en percevoir et discuter les enjeux et les limites.

Eduardo Kac présente quatre œuvres à Rurart. *Essay Concerning Human Understanding* (1994), sur le dialogue entre le règne animal et le règne végétal, est divisée en deux parties : l'une à Rur'art, l'autre à l'Espace Mendès France. Elles devraient communiquer... *Genesis* (1999) est basée sur un gène inclus dans une bactérie que le visiteur peut faire muter. Le gène est une traduction d'un passage de la Genèse concernant la domination de l'homme sur les animaux. *Histoire naturelle de l'énigme* (2003-2004) est un pétunia dans lequel on a intégré un gène de l'auteur. *Prophecy*, «poème transgénique», est créée pour cette exposition. **E. Dorey**

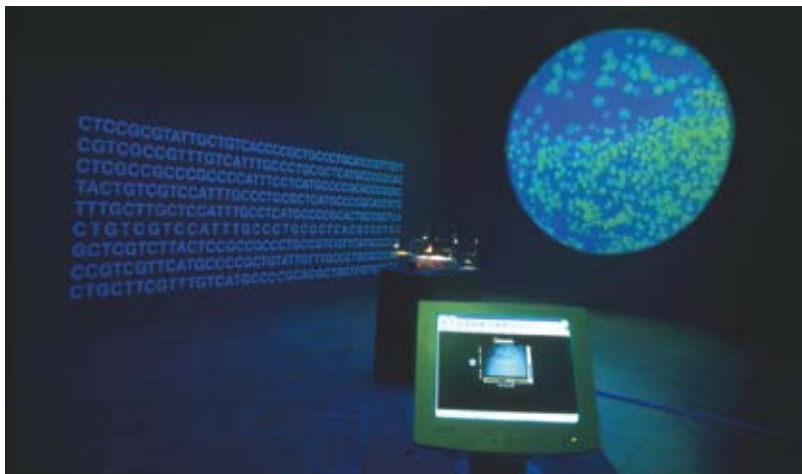
PETITES LEÇONS D'ÉPISTÉMOLOGIE

Qu'est-ce que connaître ? Qu'est-ce que la vérité ? Finalement, qu'est-ce que la science ?

Au fil des *Petites leçons d'épistémologie* de Yannis Delmas-Rigoutsos, le lecteur suivra les réponses possibles à ces questions au regard de l'épistémologie, le discours de la connaissance (du grec *épistémê* et *logos*).

Maître de conférences en épistémologie et histoire des sciences ainsi qu'en informatique à l'Université de Poitiers, l'auteur propose un ouvrage conçu comme un manuel utile à l'étude des sciences et à leur enseignement. En abordant les principales grandes théories épistémologiques : empirisme, induction, méthode hypothético-déductive et théories structuralistes de la science, ces leçons sont illustrées par des exemples scientifiques concrets et permettent de mieux comprendre ce qu'est la science afin de mieux la partager. **H. R.**

Petites leçons d'épistémologie. Comment penser la science et la connaissance ?, de Yannis Delmas-Rigoutsos, Vuibert, 2009, 145 p., 19 €



Genesis, 1999, coll. IVAM, Valence.

bulletin d'abonnement



Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé Tél. 05 49 51 56 00

- ☐ Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)
- ☐ Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)
- ☐ Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____
 Adresse _____
 Code postal _____ Ville _____